

MASARYKOVA UNIVERZITA

Filozofická fakulta

Ústav románských jazyků a literatur

Francouzský jazyk a literatura

Martin Sládek

**Analyse comparative de l'image de l'Amérindien
dans *La saga des Béothuks* de Bernard Assiniwi
et dans *La tribu* de François Barcelo**

Bakalářská diplomová práce

Vedoucí práce: Mgr. Petr Vurm, Ph.D.

2014

Prohlašuji, že jsem tuto diplomovou práci vypracoval samostatně s využitím uvedených pramenů a literatury. Dále prohlašuji, že se elektronická verze práce, uložená v archivu IS MU, shoduje s touto verzí tištěnou.

V Brně dne 31. července 2014.....

Děkuji Condorovi, který ve mně kdysi dávno podnítl zájem o tuto tematiku.

Je tiens à remercier Laura et Jean-François, à qui je dois la plus grande bouteille disponible de sekt tchèque ; et ma chère Michaela, à qui je dois ma vie. Sans vous trois, ce travail ne serait compréhensible que pour moi seul.

Obrovský dík patří též vedoucímu mé práce, Mgr. Petru Vurmovi, Ph.D., za jeho trpělivost, vstřícnost a za inspiraci.

A l'honneur des toutes les nations amérindiennes éteintes,
victimes de mesquinerie, d'ignorance et de mensonge.

Table des matières

INTRODUCTION.....	6
1 PARTIE THEORIQUE.....	9
1.1 Présentation des auteurs et de leur œuvre.....	9
1.1.1 Bernard Assiniwi	9
1.1.2 Œuvre d'Assiniwi	10
1.1.3 François Barcelo	10
1.1.4 Œuvre de Barcelo.....	11
1.2 Définition de l'Amérindien	13
1.2.1 Définition historique et les notions de base	13
1.2.2 Définition contemporaine	16
1.3 Evolution du point de vue sur les Amérindiens dans la littérature.....	18
1.3.1 Narrations des premiers explorateurs (XV ^e siècle – début du XVII ^e siècle)	18
1.3.2 Visions de l'époque moderne (XVII ^e siècle – début du XIX ^e siècle). 21	
1.3.3 Le portrait dans les derniers siècles (XIX ^e siècle)	23
2 PARTIE ANALYTIQUE	27
2.1 Présentation des œuvres étudiées	27
2.1.1 Personnages et résumé de <i>La saga des Béothuks</i>	27
2.1.2 Personnages et résumé de <i>La Tribu</i>	30
2.2 Analyse de l'image de l'Amérindien dans les œuvres étudiées.....	33
2.2.1 Apparence physique et mentalité	33
2.2.2 Comportement envers les Européens.....	37
2.2.3 Caractéristique de la société autochtone	41
2.2.4 Statut des femmes et des enfants	45
2.2.5 Sexualité.....	49
2.2.6 Croyance et cosmologie.....	55
CONCLUSION.....	58
BIBLIOGRAPHIE.....	61

Introduction

L'histoire du Canada semble être très courte du point de vue européen. Pourtant, dans de nombreux points elle s'avère intéressante et instructive : regardons par exemple le lien étroit entre l'homme et la nature, toujours présent dans la culture nord-américaine, ou le fait que la société canadienne a toujours été formée par un conflit : un conflit d'intérêts colonisateurs français et anglo-saxons et surtout par un conflit entre la culture européenne et celle des peuples autochtones.

En effet, « Lumineuses et troublantes, les cultures amérindiennes appartiennent pleinement à l'histoire de la modernité québécoise. Par-delà les fantasmes paradoxaux auxquels elles ont donné naissance depuis les premiers contacts entre voyageurs européens et sociétés autochtones au XV^e siècle, ces cultures relèvent aujourd'hui des ensembles symboliques qui structurent l'américanité. »¹. Voici les mots de François Paré dans la préface d'*Être écrivain amérindien au Québec*, l'œuvre célèbre de Maurizio Gatti. L'auteur aborde ainsi entre autres la problématique du statut des Amérindiens dans la société nord-américaine, c'est-à-dire la problématique de la perception des cultures autochtones et de ceux qui en font partie par les personnes issues soit de la culture européenne, soit d'une culture descendant de cette dernière. Pendant des siècles, cette perception n'était point favorable, en évoluant de la peur des « fantasmes paradoxaux », accompagnant les premiers voyageurs, à l'exploitation pratiquée par les commerçants de fourrures à la fin du XVI^e siècle, au mépris et répressions de la culture autochtone propres à toute l'époque de la colonisation, jusqu'à l'époque contemporaine où, finalement, les restes assimilés des Premières Nations, jadis fières et imposantes, sont reconnus comme symboles importants de l'histoire et de la culture américaine et canadienne. Ce n'est qu'à cette dernière époque que le renouveau amérindien se déroule et où *l'indianité* (ou *l'indigénisme*, à l'Amérique latine²) se définit en tant qu'un mouvement idéologique, politique et littéraire³, parallèlement avec la négritude, par exemple.

¹ GATTI. *Être écrivain amérindien au Québec*. 2006, p. 9.

² HARWICH. Favre : L'indigénisme. In : *Revue française d'histoire d'outre-mer*. 1998, p. 136.

³ CORDONNIER. Rostrowski. Le renouveau indien aux États-Unis. In : *Revue française d'histoire d'outre-mer*. 1987, p. 525.

Ce fait pris en considération, dans le présent travail, nous étudierons comment la mémoire collective nord-américaine influence la perception des cultures autochtones et de leur histoire dans la littérature canadienne francophone de la fin du siècle dernier. Afin de reconstruire cette image contemporaine de l'Amérindien, nous allons comparer la description de celui-ci dans deux œuvres, que nous considérons comme représentatives de la littérature amérindienne québécoise : *La saga des Béothuks* de Bernard Assiniwi et *La tribu* de François Barcelo. Les deux livres offrent une perception très complexe en suivant l'histoire d'une tribu autochtone dès l'époque précolombienne jusqu'à son extinction à l'époque moderne. Le premier livre mentionné décrit la tribu des *Béothuks*. Jadis réellement existante, cette tribu a été ramenée au bord de l'extinction déjà à la fin du XVII^e siècle⁴, c'est-à-dire à l'époque où les informations concernant la culture autochtone étaient conservées par écrit très rarement. Néanmoins, même si l'auteur a dû compter parfois sur sa propre imagination⁵, avant de l'avoir publié, il construisait sa saga pendant vingt-cinq ans⁶ en s'appuyant sur les données historiographiques. Qui plus est, Bernard Assiniwi, né d'un père d'origine algonquaine et crie⁷, est compté parmi les écrivains amérindiens, ce qui n'est pas le cas de François Barcelo. Ce dernier travaille dans son roman avec une tribu entièrement fictive, et bien qu'elle soit cadrée par un contexte réel⁸ composé des événements historiques et des données couramment connues, tout ce qui concerne la tribu elle-même est inventé et arrangé pour les fins de la narration allégorique. Ainsi, ces deux romans sont complémentaires en alternant la réalité avec la fiction ainsi que la subjectivité hypothétique avec l'objectivité, cette nuance faisant également partie de notre analyse.

Pour pouvoir interpréter l'image obtenue et le comparer avec la réalité objective, nous essayerons d'abord de définir la notion de l'Amérindien du point de vue historique et juridique. Ensuite, nous ferons une brève récapitulation des variations de l'image littéraire des peuples autochtones au cours de l'histoire. La partie théorique finira par la présentation des auteurs des œuvres étudiées. Les résumés de ces œuvres seront compris dans la section suivante, en guise de l'introduction pour cette partie analytique. Enfin, nous procéderons à la comparaison de plusieurs aspects de la description

⁴ MARSHALL. *A history and ethnography of the Beothuk*. 1996, p. 1.

⁵ LAPORTE. *Voyage au pays des "vrais hommes"*. Mémoire. 2012, p. 56.

⁶ Bernard Assiniwi. *Wikipédia*. [en ligne]. 2014.

⁷ GATTI. *Être écrivain... Op. cit.* p. 106.

⁸ JAROSZ. *La Tribu* de François Barcelo : Entre un roman historique et une histoire romanesque. In : *Lieu et mémoire au Canada/Place and memory in Canada*. 2005, p. 170.

des Premières Nations, tels que leur apparence physique ou par exemple la situation des femmes au sein de ces cultures, pour pouvoir reconstruire l'image créée par les deux écrivains.

1 Partie théorique

1.1 Présentation des auteurs et de leur œuvre

Avant de procéder à la présentation et à l'analyse de nos œuvres sélectionnées, nous présenterons une brève compilation des données biographiques de leurs auteurs ainsi que l'essentiel de leur création littéraire. Même si les deux auteurs sont québécois, nés à Montréal, à cinq ans l'un de l'autre seulement ; grâce à leur biographie, ils présentent « leurs tribus » de perspectives distinctes, ce qui représente la raison principale de notre choix.

1.1.1 Bernard Assiniwi

Bernard Assiniwi était écrivain, historien spécialiste des questions autochtones, conteur et comédien québécois. Etant un grand humaniste, il a consacré la plus grande partie de sa vie à l'étude et à la promotion des cultures autochtones⁹.

Il est né le 31 juillet 1935 à Montréal, d'une mère canadienne-française d'origine algonquine et d'un père d'origine algonquine et crie, avec le patronyme Lapierre qu'il a abandonné à ses 30 ans, pour assumer le nom originel de son père, Assiniwi.¹⁰ Il a parlé donc dès son enfance la langue autochtone et faisait partie de la nation amérindienne demeurant au Canada, malgré le fait que ses critiques ont parfois mis en doute son origine autochtone et l'ont accusé d'avoir construite sa descendance, en ayant pour argument qu'il n'avait pas « le type amérindien », c'est-à-dire une apparence physique d'un représentant de Premières Nations¹¹.

Assiniwi a fait ses études en génétique animale à l'Université de Guelph en Ontario, où il a obtenu un baccalauréat en 1957. Ensuite, il a fréquenté l'administration publique à l'Université du Québec à Hull. Conseiller en communication, il a été directeur du Théâtre de la Place et il a fondé la section culturelle du ministère des Affaires indiennes du Nord. Ultérieurement, en travaillant pour la Société d'aménagement de l'Outaouais, il s'est engagé à la critique dramatique et était scripteur-réalisateur pour Radio-Canada à Ottawa. Quelque temps après,

⁹ Toutes les informations : Biographie: Bernard Assiniwi. *booknode.com* [en ligne]. 2012.

¹⁰ GATTI. *Être écrivain... Op. cit.* p. 106.

¹¹ *Ibid.*

en 1972, il était nommé au poste de directeur aux Éditions Leméac, et il a poursuivi sa carrière comme éditeur de la revue Québec Nature entre 1976 et 1978. Jusqu'en 2000, Assiniwi a occupé la fonction de conservateur d'ethnologie du subarctique de l'est ainsi que de chercheur en histoire autochtone au Musée canadien des civilisations à Hull.¹² Il est décédé le 4 septembre 2000, à ses 65 ans.

1.1.2 Œuvre d'Assiniwi

Dans sa vie, Assiniwi a donné plus de 500 conférences sur les autochtones du Canada traitant aussi bien de leurs mœurs et coutumes que de leur médecine et de leur histoire¹³. Il a écrit deux dictionnaires des noms indiens et une vingtaine d'œuvres portant sur la vie et l'histoire de cette nation¹⁴.

En 1976, il a publié son roman *Le bras coupé*, étant ainsi le premier Amérindien à faire paraître une œuvre romanesque.¹⁵ Parmi ses autres ouvrages connus, nous pouvons citer les *Contes adultes des territoires algonkins*, *Histoire des Indiens du Haut et du Bas Canada* ou notre œuvre étudiée, pour laquelle il a obtenu le Grand prix littéraire France-Québec¹⁶ et une nomination pour le Prix du Gouverneur général du Canada en 1997¹⁷. L'écrivain détient également un doctorat *honoris causa* de l'Université du Québec à Trois-Rivières pour l'ensemble de son œuvre littéraire¹⁸.

1.1.3 François Barcelo

François Barcelo est un publicitaire et écrivain québécois très prolifique : il écrit ses romans à un rythme soutenu, publiant, en moyenne, un livre par année¹⁹. Nous pouvons constater la dispersion thématique de ses ouvrages due à ses nombreux voyages²⁰, surtout à travers l'Amérique et l'Europe.

¹² STOCKMAN. Assiniwi, Bernard, Notice biographique. *litterature.org* [en ligne]. 2014.

¹³ Bernard Assiniwi. *Wikipédia. Op. cit.*

¹⁴ STOCKMAN. *Op. cit.*

¹⁵ GATTI. *Être écrivain... Op. cit.* p. 102.

¹⁶ Bernard Assiniwi: Le Bras coupé. *livres-bq.com* [en ligne]. 2014.

¹⁷ Prix du Gouverneur général 1997. *Wikipédia.* [en ligne]. 2014.

¹⁸ STOCKMAN. Assiniwi, Bernard ... *Op. cit.*

¹⁹ KOZUMPLIKOVA. *Procédés de subversion chez François Barcelo* [en ligne]. 2009, p. 8. Mémoire de licence.

²⁰ BARCELO. Notes biographiques. *barcelo.ca* [en ligne]. 2013.

Barcelo est né le 4 décembre 1941 à Montréal, dans une famille d'origine aquitaine qui est venu s'installer en Nouvelle-France en 1690²¹. Après avoir obtenu une maîtrise ès-arts en littérature française à l'université de Montréal, il a exercé pendant quelque temps la profession d'enseignant.²² Ensuite, il a décidé de faire carrière comme publicitaire, ce qu'il a réussi : à ses 28 ans, il a été nommé vice-président de la Compagnie J. Walter Thompson (qui était alors la plus grande agence de publicité du monde). Confronté à un avenir trop prévisible, il a quitté ce poste un an plus tard.²³ En 1988, il a abandonné la profession de publicitaire pour se consacrer uniquement à l'écriture d'ouvrages de fiction²⁴, ce qui reste son occupation jusqu'à nos jours.

1.1.4 Œuvre de Barcelo

Barcelo est entré dans le monde de la littérature en 1981 (à ses 39 ans) avec son premier roman remarquable qui a attiré l'attention d'un large public laïque ainsi que professionnel, titré *Agénor, Agénor, Agénor et Agénor*. La même année, Ce roman a été suivi par *La tribu* (publié en 1981).²⁵ Au fil des années, une trentaine d'autres romans suivirent, presque tous bien accueillis par la critique²⁶.

A côté des romans, Barcelo a écrit de nombreuses nouvelles publiées dans des recueils différents, comme par exemple *Dix Contes et Nouvelles fantastiques par dix auteurs québécois* (1983) ou *Rire noir* (2004). Il a également composé un guide d'itinéraires pour les coureurs qui s'appelle *Courir à Montréal et en banlieue* (1982). Il est l'auteur de *Carnets de campagne* (2002), pour lequel il a obtenu le Grand prix du livre de la Montérégie, et de *Carnets de Montréal* (2007), des albums avec des illustrations de peintres²⁷. Son genre préféré le plus récent, c'est la littérature de jeunesse qu'il a enrichie d'une vingtaine de livres ; notamment, la série des livres avec le personnage principal Momo de Sinro est devenu célèbre²⁸.

²¹ François Barcelo. *Wikipédia*. [en ligne]. 2014.

²² BARCELO. Notes biographiques. *Op. cit.*

²³ *Ibid.*

²⁴ La personnalité du village: François Barcelo. *Bibliothèque et Archives nationales du Québec* [en ligne]. 2013.

²⁵ KOZUMPLIKOVA. *Procédés de subversion chez François Barcelo* [en ligne]. 2009, p. 8. Mémoire de licence.

²⁶ BARCELO. Notes biographiques. *Op. cit.*

²⁷ Toutes les informations : KOZUMPLIKOVA. *Procédés de subversion... Op. cit.*

²⁸ La personnalité du village: François Barcelo. *Op. cit.*

En 1998, Barcelo a connu un grand succès en étant le premier auteur québécois à avoir son livre (*Cadavres*) publié dans la collection Série Noire de Gallimard²⁹. Sa collection de prix littéraires est d'ailleurs très riche, comprenant par exemple le grand prix littéraire de la Montérégie pour l'ensemble de son œuvre (1999), le prix Hackmatack (2002) ou le premier Prix du livre jeunesse TD (2005)³⁰. Barcelo est également un bon traducteur : sa traduction du livre *The Underside of Stones* de George Szanto a été finaliste des prix littéraires du Gouverneur général en 1997.³¹

²⁹ BARCELO. Notes biographiques. *Op. cit.*

³⁰ KOZUMPLIKOVA. *Procédés de subversion...* *Op. cit.* p. 9.

³¹ *Ibid.*

1.2 Définition de l'Amérindien

Pour bien ouvrir notre travail, nous allons nous poser une question simple : *qui est l'Amérindien ?* Dans les paragraphes suivants, nous découvrirons que la réponse n'est pas difficile elle non plus, même si sans doute complexe. En vue d'obtenir cette réponse, nous pouvons, d'après notre recherche, adopter des points de vue différents. L'un, « historique », repose sur l'étude anthropologique du peuplement du continent américain ; nous allons le résumer ci-dessous en nous appuyant sur le livre *Une histoire du Canada* de Robert Bothwell³². Ce résumé nous permettra également d'établir une image objective des peuples autochtones tels qu'ils étaient avant la colonisation, avec lequel nous allons travailler dans les chapitres suivants. L'autre, qui est de nature plutôt juridique et dont l'origine est plus récente, est au Canada fondé sur *La loi sur les Indiens*.

1.2.1 Définition historique et les notions de base

Durant la période glaciaire du Pléistocène, il y a 20 000 d'années environ, deux continents, l'Eurasie et l'Amérique du Nord, dans d'autres cas séparés par des milliers de kilomètres d'océan, ont été liés par un pont transcontinental issu de terre ferme entre l'Alaska et la Sibérie, là où aujourd'hui le détroit de Béring est situé. Même si l'essentiel de la partie septentrionale de ces continents était recouvert de glace, les archéologues qui ont examiné le fond de la mer autour de la Béringie ont récemment prouvé que lors de la période glaciaire, cette région était une vaste plaine avec un climat relativement chaud, favorable pour les arbres comme l'épinette ou le bouleau, ainsi que pour les animaux de pâture.³³

Les ancêtres de l'Homme, apparus pour la première fois en Afrique il y a 150 000 ans, se sont depuis ce temps propagés également à travers toute l'Eurasie. Lorsque la glaciation a enseveli une partie importante de ce continent, une fraction de cette population a décidé de se déplacer vers le nord, notamment vers l'Alaska et vers la Béringie par la suite, 10 000 ans avant J.C. environ. Un millénaire après, il était possible pour eux de continuer vers l'intérieur des terres du nord-ouest de l'Amérique du Nord grâce à la calotte glaciaire qui a commencé à se retirer, ouvrant

³² BOTHWELL. *Une histoire du Canada*. 2009, pp. 3-10.

³³ WADE. *Pause Is Seen in a Continent's Peopling*. *The New York Times* [en ligne]. 2014.

un couloir nord-sud libre (correspondant à peu près au tracé des montagnes Rocheuses d'aujourd'hui). La terre s'est bientôt recouverte par la forêt, ce qui a entraîné un déplacement du gibier, suivi par une nouvelle migration des hommes.

Ces pionniers que les archéologues appellent *Paléo-Indiens* ont peuplé toute l'Amérique du Nord, ont descendu pour rejoindre le climat tempéré du Mexique et ont fini par atteindre la Terre de Feu en Amérique du Sud. Une fois installés, ils fondent des *cultures indiennes archaïques* et commencent à se différencier selon la région qu'ils habitent. Pendant cette *période d'adaptation*, de nombreuses langues locales apparaissent et des nombreuses cultures sont fondées, par exemple la culture Dorset au Nord, ou la culture de Clovis en Amérique centrale.

Ces hommes ont vécu principalement de chasse et de pêche. Ils ont chassé en bandes de quinze à cinquante membres, armés de lances munies d'une pointe en pierre éclatée, et après quelques siècles, ils ont causé l'extinction aux certains espèces animales : les mammouths, les chameaux et les chevaux, entre autres. Heureusement, suffisamment d'autres espèces : chevreuils, caribous, ours et castors ont survécu et ont permis à une population restreinte de subsister. Pour compenser la diminution du nombre de gibier, certaines tribus (notamment ceux des forêts de l'est) ont commencé à cultiver des plantes, comme l'ail du Canada ou le tournesol, néanmoins la plupart des tribus ont poursuivi le modèle de leurs ancêtres en nomadisant et en vivant de chasse.

A l'encontre des cultures sur d'autres continents, les autochtones américains ont continué ce style de vie ainsi que l'usage des outils taillés dans la pierre, le bois ou les os jusqu'à leur « découverte » par les explorateurs européens. La cause de ce retard culturel énorme est à discuter, la réponse la plus probable étant l'extinction de la plupart des animaux domesticables, allant de pair avec les conditions climatiques défavorables et la dispersion de la population trop importante.

Toujours est-il que ce sont les descendants de ces immigrants que nous appelons les *Amérindiens*, et les communautés qu'ils ont formé les *Premières nations* ; à l'exception des Inuits, représentants de la culture *Thulé*, qui ont descendu d'une vague migratoire ultérieure de quelques millénaires à celle des Amérindiens. Une autre exception

représentent les Métis, les personnes ayant pour les ancêtres à la fois les Amérindiens et les Européens.

Pour mettre au clair cette terminologie, voici un tableau récapitulatif³⁴ :

peuples autochtones / nations autochtones	Les regroupements des hommes (et de leurs descendants) qui habitaient dans un territoire, et qui ont été vaincus par les regroupements d'origines ethniques différentes qui sont par ce fait devenus prédominants sur le territoire. Il s'agit d'un terme général, d'un hyperonyme qui comprend à la fois les Amérindiens, les Inuits et les Métis.
Amérindiens / Indiens d'Amérique	Les habitants du continent américain, y venus à l'époque préhistorique via la Béringie, et leurs descendants. Ce terme exclut les Inuits et les Métis.
Premières nations	Un terme synonyme de <i>les Amérindiens</i> , utilisé surtout au Canada ³⁵ .
indigènes	Terme général désignant les personnes originaires dans un pays (région), sous-entendu « avant l'occupation de ce pays par quelqu'un d'autre. »
Inuits	Un peuple autochtone, habitant les régions arctiques de l'Amérique du Nord, de la Sibérie et du Groenland, issu de la culture <i>Thulé</i> .
Esquimaux	Expression générale, utilisée pour nommer les habitants des régions arctiques jusqu'aux années '70, maintenant considéré inexact et péjoratif. ³⁶
Indiens	Vocabulaire utilisé parfois en tant que synonyme de <i>peuples autochtones</i> , parfois d' <i>Amérindiens</i> . Dans ce sens, il est néanmoins considéré péjoratif et déroutant (Inde X Amérique)
Métis	Les personnes descendant à la fois des Européens et des Amérindiens. Ils sont reconnus comme une nationalité indépendante.

En ce qui concerne l'usage de ces expressions dans les livres choisis, François Barcelo utilise le plus souvent la dénomination l'indigène (en tant que nom ou adjectif), secondée par le simple la tribu. Bernard Assiniwi, quant à lui, raconte son histoire en évitant les expressions du tableau et utilise par exemple le mot l'initié pour nommer le personnage principal amérindien, ou les membres du clan pour nommer les autres personnages. Dans d'autres parties de son récit, il nomme les indigènes par leurs noms propres ou par le nom de leur tribu. Ce n'est que vers la fin du récit que l'expression célèbre Hommes-Rouges est employée, surtout de la part des colons.

³⁴ La source de ce tableau sont nos connaissances personnelles acquises dans les cours de M. Vurm et grâce à la lecture des divers livres sur la thématique.

³⁵ En anglais, on utilise l'expression *First Nations*.

³⁶ En anglais, pourtant, l'appellation *Eskimo* est toujours en usage, notamment en Alaska.

Si on admettait pour un instant le principe saint-beuviste³⁷, nous pourrions voir la différence entre l'écriture d'un auteur d'origine franco-canadien, qui regarde sur le thème de l'extérieur, et désigne donc les indigènes en utilisant les vocables des « Blancs », tandis que l'auteur issu de la communauté autochtone préfère des expressions plus authentiques.

1.2.2 Définition contemporaine

La définition historique étant trop vague et parfois de caractère contradictoire, le gouvernement canadien a développé sa propre définition qui correspond mieux aux exigences juridiques et politiques. Cette définition fait partie de *La loi sur les Indiens*^{38,39} :

« 'Indien' Personne qui, conformément à la présente loi, est inscrite à titre d'Indien ou à droit de l'être. »

« 'inscrit' Inscrit comme Indien dans le registre des Indiens. »

C'est donc l'institution du Registre des Indiens qui permet au Canada de discerner les Amérindiens des autres communautés. Au fil des années, un grand nombre de règles a été établi pour déterminer qui peut obtenir le statut d'Indien inscrit⁴⁰, la règle principale étant la nécessité de prouver sa descendance des personnes qui ont été eux-mêmes reconnues par le gouvernement comme membres d'un groupe amérindien canadien. Le protocole comprend par exemple les dates de naissance, de décès, de mariage et de divorce, et est tenu par le ministère des Affaires autochtones et Développement du Nord Canada⁴¹.

L'effort de faire un recensement des peuples autochtones remonte à l'an 1850, où les agents de la Couronne ont commencé à consigner les noms des membres des tribus, afin de déterminer quelles personnes avaient droit aux avantages et aux intérêts découlant de traités canado-indiens.⁴²

³⁷ Allusion à la célèbre méthode de Sainte-Beuve, fondée sur la supposition que la biographie d'un auteur influence directement son œuvre.

³⁸ Cette appellation officielle est d'ailleurs curieuse vis-à-vis le tableau précédant.

³⁹ Loi sur les Indiens. In : *L.R.C.* (1985), ch. I-5.

⁴⁰ Voici la liste complète Êtes-vous admissible? *Affaires autochtones et Développement du Nord Canada* [en ligne]. 2011.

⁴¹ Le Registre des Indiens. *Affaires autochtones et Développement du Nord Canada*. [en ligne]. 2011.

⁴² *Ibid.*

Il faut ajouter que la réponse à la question posée au début de ce chapitre commence à se compliquer ces dernières décennies, où l'identité indigène est perçue comme quelque chose qu'on puisse adopter arbitrairement. En effet, Judit Agnes Kádár, dans son article intitulé *From White vs. Native to White and Native*⁴³ parle du phénomène de la *fausse amérindianité*⁴⁴, c'est-à-dire des individus qui exploitent leurs connaissances de la culture autochtone et « fluctuent » entre cette dernière et la culture européenne pour leur propre enrichissement (*part-time Indians* en version originelle) ; ce sont par exemple les musiciens jouant à l'aide du play-back une musique spirituelle au passage. De l'autre côté, il existe également des personnes d'origine européenne, mais qui recourent à la culture indigène par exemple pour échapper au matérialisme de la civilisation, et qui deviennent en fait « plus indigènes que les indigènes », en étudiant l'histoire de ces dernières et en pratiquant leurs traditions et leur style de vie (les *hobby-Indians*).

Dans notre travail, nous allons cependant nous préoccuper principalement des Amérindiens définis comme tels par leur origine généalogique, cette définition correspondant le mieux au point de vue de nos écrivains choisis. En général, nous allons donc exclure les Inuits et les Métis, ainsi que les « faux Amérindiens ».

⁴³ KADAR. *White vs. Native to White and Native*. In : *Central European journal of Canadian Studies / Revue d'Etudes Canadiennes en Europe Centrale*. 2011, p. 80.

⁴⁴ *Fake indianity* en version originale, traduit par nous.

1.3 Evolution du point de vue sur les Amérindiens dans la littérature

Avant de procéder à l'analyse de nos œuvres, nous essayerons de récapituler les différents points de vue sur les nations autochtones apparus dans la littérature francophone au cours de l'ère coloniale et postcoloniale, c'est-à-dire du début du seizième jusqu'au dix-neuvième siècle, pour pouvoir continuer au siècle vingtième, représenté par les œuvres d'Assiniwi et de Barcelo. Nous avons divisé cette longue époque en trois périodes, qui correspondent aux trois types principaux de la perception des cultures indigènes que nous avons identifiés ; nous les présenterons à l'aide de 7 œuvres francophones connues, dont les auteurs traitent la thématique des nations autochtones.

Afin de créer un aperçu complet, nous nous sommes permis, dans ce chapitre uniquement, de prendre en considération toutes les nations autochtones au lieu de rester focalisé exclusivement sur les Amérindiens canadiens

1.3.1 Narrations des premiers explorateurs (XV^e siècle – début du XVII^e siècle)

La première étape de l'interprétation des contacts entre les autochtones et les explorateurs français s'est déroulée sans ambition artistique : les indigènes ne sont pas décrits dans la littérature, mais plutôt dans les journaux de bord des aventuriers qui ont exploré les côtes du Nouveau Monde. Pourtant, leurs récits dépassent parfois l'imagination des meilleurs écrivains renommés, car en décrivant le déroulement ennuyeux de leurs découvertes⁴⁵, ils se mettent parfois à inventer des histoires fantasques de monstres surnaturels et de miracles insolites⁴⁶.

L'une des sources de ces fables était surtout le livre de cosmographie *Imago mundi*⁴⁷ de Pierre d'Ailly⁴⁸. Le théologien décrit dans cette « encyclopédie » médiévale

⁴⁵ Par exemple, deux tiers des notes de voyage de Jacques Cartier sont occupés par la description répétitive de la direction du vent et des bords qu'il croise. (CARTIER. *Voyages au Canada: suivis du Voyage de Roberval : texte intégral*. 2000.)

⁴⁶ Même si ceci n'est plus le cas de Cartier.

⁴⁷ AILLY. *Ymago Mundi, de Pierre d'Ailly*. 1930.

⁴⁸ Pierre d'Ailly (1351-1420), cardinal français et auteur universitaire très influent à l'époque.

la constitution du monde, les continents, les pays et leurs habitants. Voici sa description des habitants de l'Inde :

« Certains monstres humains ont les pieds sens devant derrière et leurs pieds ont huit orteils ; d'autres ont des têtes de chien et portent des peaux de bête. Ils aboient comme des chiens. (...) [Certains autres hommes,] N'ayant qu'un pied pour se tenir ils courent néanmoins plus vite que la brise ; quand ils s'assoient [*sic*] sur la terre ils se font de l'ombre en élevant la plante de leur pied en l'air. D'autres, acéphales, ont les yeux dans les épaules ; en guise de nez et de bouche ils ont deux trous dans la poitrine et, à la manière de certaines bêtes, leur corps est couvert de soies. »⁴⁹

Ce genre de livres faisant partie des bibliothèques sur les navires des aventuriers pendant leurs voyages pour l'Inde orientale⁵⁰, il est peu surprenant qu'ils aient adopté et recopié cette vision après être rentrés de leur voyage infructueux.

Quelques décennies plus tard, l'exploration et la colonisation du Nouveau monde étant démarrée, les descriptions de ses habitants ont changé. Néanmoins, si elles ont perdu de leur caractère fantasque, le concept de l'indigène barbare et sauvage a persisté, s'appuyant sur la foi non-chrétienne des peuples précolombiens. Nous pouvons trouver ce point de vue dans les manuscrits du premier voyage de Jacques Cartier (réalisé en 1534), trouvés dans les archives à Paris et à Londres et réunis dans le livre *Voyages au Canada*⁵¹.

« Nous congneumes que se sont gens qui seroient fassiles à convertir qui vont de lieu en aulstre vivant et prenant du poisson au temps de pecherie pour vivre. »⁵²

« Celle gent se peult nonmer sauvagier car c'est la plus pouvre gence qu'il puisse estre au monde car tous ensemble n'avoyent la valleur de cinq solz leurs barques et leurs raitz à pescher hors. Ils sont tous nudz reservé une petite peau de quoy ilz couvrent leur nature et alcunes vieilles peaulx de bestes qu'ilz gectent sur eulx en escharpes. »⁵³

Soixante-dix ans après (en 1603), Samuel de Champlain, successeur de Cartier, décrira dans son récit *Des Sauvages*⁵⁴ les habitants de la *Terre de Caïn*⁵⁵ à peu près

⁴⁹ AILLY. *Ymago Mundi...* Op. cit. pp. 265-267.

⁵⁰ *Ibid.*, p.7.

⁵¹ CARTIER. *Voyages au Canada: Op. cit.*

⁵² *Ibid.*, p. 44.

⁵³ *Ibid.*, p. 46.

⁵⁴ CHAMPLAIN. *Samuel de Champlain before 1604: Des Sauvages and other documents related to the period.* 2010.

de la même manière, en soulignant la nécessité de leur conversion à la foi chrétienne et en se mettant à la place du premier missionnaire.⁵⁶

Ce point de vue est typique de son époque ; il est influencé par la bulle pontificale *Sublimis Deus*⁵⁷ de 1537, publiée par le pape Paul III en réaction aux conceptions de la première moitié du XVI^e siècle, conceptions qui établissaient préférable de dominer ces « sous-hommes » sauvages et de les réduire en esclavage, avec la justification morale de les empêcher ainsi à continuer de commettre des sacrifices humains, voire le cannibalisme. En conséquence, la bulle de Paul III a empêché une invasion directe et l'esclavage des Amérindiens, en les proclamant convertibles au christianisme et donc égaux aux Européens en ce qui concerne leur droit à la liberté et à la possession des biens⁵⁸.

Nous lisons un peu plus tard une idée semblablement humaniste chez Michel de Montaigne, dans sa réflexion *Sur les Cannibales*, contenue dans le premier livre de ses *Essais*⁵⁹ (écrits entre 1570 et 1592). Le philosophe réagit à cette idée que les indigènes ne sont que des sous-hommes sauvages, en les défendant :

« [Ces hommes-là] sont sauvages de même que nous appelons sauvages les fruits que la nature a produits d'elle-même et dans sa marche ordinaire (...) En ceux-là sont vivants et vigoureuses les véritables et les plus utiles et plus naturelles vertus et propriétés que nous avons abâtardies en ceux-ci et que nous avons seulement accommodés au plaisir de notre goût corrompu.

(...)

Ainsi donc ces nations⁶⁰ me semblent [réputées] barbares parce qu'elles ont été fort peu façonnées par l'esprit humain et parce qu'elles sont encore très voisines de leur état originel. »⁶¹

Ensuite, il développe l'idée de la « virginité »⁶² des indigènes en se référant à leur lexique. Sans le savoir, de Montaigne pronostique avec cet exemple l'étape suivante de la perception des Amérindiens :

⁵⁵ Nom donné par Cartier à la côte nord du golfe du Saint-Laurent.

⁵⁶ CHAMPLAIN. *Samuel de Champlain before 1604... Op. cit.* pp. 272-280.

⁵⁷ Dont texte intégral ici : PAULUS III. *Sublimus Dei*. In : *Papal encyclicals online* [en ligne, en anglais]. 2014.

⁵⁸ Par contre, ceci n'était pas valable pour les autochtones africaines qui, suite à la Controverse de Valladolid de 1550 et 1551, ont été enchaînés et vendus par milliers.

⁵⁹ MONTAIGNE. *Essais*. 1989.

⁶⁰ A noter que de Montaigne utilise le mot *nation* tout à fait consciemment, comme nous le spécifie la note de bas de page dans l'édition du livre cité plus haut.

⁶¹ MONTAIGNE. *Essais. Op. cit.* p. 224.

« Les mots mêmes qui signifient le mensonge, la trahison, la dissimulation, la cupidité, l'envie, la médisance, le pardon, sont inconnus. »⁶³

L'auteur continue en comparant le cannibalisme avec les vices des Européens, ce qui est à nouveau un point de vue tout à fait novateur pour l'époque :

« Je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant qu'à le manger mort, à déchirer par des tortures et des supplices un corps ayant encore toute sa sensibilité, à le faire rôtir petit à petit, à le faire mordre et tuer par les chiens et les pourceaux (comme nous l'avons non seulement lu, mais vu de fraîche date (...)) que de le rôtir et manger après qu'il est trépassé. »⁶⁴

Ces pensées humanistes ont donc mis fin à la vision des peuples précolombiens comme des bêtes sans raison qu'il faut vaincre et asservir. Une autre méthode de colonisation a alors été développée : celle des missionnaires et des traités avec les tribus autochtones.

1.3.2 Visions de l'époque moderne (XVII^e siècle – début du XIX^e siècle)

Il semble que chaque problématique académique devrait contenir un mythe pour être reconnue comme une problématique légitime ; heureusement, dans le cas de l'étude de la perception des Amérindiens, le mythe est bien présent : au XVIII^e siècle, pendant que les guerres indiennes et les guerres anglo-françaises sévissent, une nouvelle image de l'Indien américain est née sous la plume des hommes de lettres. Cette image est peinte selon le *mythe du bon sauvage*, inspirée par les histoires des *coureurs des bois*, ces explorateurs et chasseurs d'origine française qui ont fréquenté, imité et souvent épousé les indigènes. Ce mythe parle donc des « sauvages » au sens de « personnes non cultivées », qui mènent une vie simple et neutre, sans matérialisme, sans préjugés et sans gouvernement, car, en se confiant à leurs instincts ainsi qu'au bon sens, ils n'en ont point besoin.

Un autre grand écrivain et humaniste français, Voltaire, a travaillé justement cette image dans ses œuvres célèbres *Candide ou l'Optimisme*⁶⁵ (1759) et *L'Ingénu*

⁶² Comprenez : la naïveté, l'innocence, la « candeur ».

⁶³ MONTAIGNE. *Essais. Op. cit.*, p. 225.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 227.

⁶⁵ VOLTAIRE. *Candide*. 1935.

(1767)⁶⁶. Cette dernière décrit les aventures d'un jeune Huron, adopté par un abbé breton. Contrairement à l'idée initiale de son tuteur, l'indigène nommé l'Ingénu parce qu'il dit toujours naïvement ce qu'il pense⁶⁷, abonde d'un raisonnement clair et des bonnes mœurs propres, comme mentionné, aux tous les Amérindiens :

« Tout le monde le regardait avec admiration ; tout le monde lui parlait et l'interrogeait à la fois ; (...) Mais à la fin excédé de tant de bruit, il leur dit avec assez de douceur, mais avec un peu de fermeté : 'Messieurs, dans mon pays on parle l'un après l'autre ; comment voulez-vous que je vous réponde quand vous m'empêchez de vous entendre?' »⁶⁸

Dans *Candide ou l'Optimisme*, les indigènes appelés les Oreillons, malgré le fait qu'ils se sont avérés être des cannibales hostiles en faisant Candide et Cacambo prisonniers et en les préparant à être rôtis, ils ont écouté la voix de la raison (de Cacambo) et ont été capables de la réflexion propre aux Lumières :

« (...) messieurs, vous ne voudriez pas manger vos amis. Vous croyez aller mettre un jésuite en broche, et c'est votre défenseur, c'est l'ennemi de vos ennemis que vous allez rôtir. Pour vérifier ce que je vous dis, prenez sa robe, portez-la à la première barrière du royaume (...) »

Les Oreillons trouvèrent ce discours très raisonnable (...) délièrent leurs prisonniers, leurs firent toutes sortes des civilités (...) »⁶⁹

En effet, le mythe du bon sauvage consiste également en la projection aux personnages indigènes de toutes les vertus imaginées par les Européens, en créant ainsi une image romantique et idéaliste. Voltaire reprend cette « technique » dans son œuvre encore une fois, pour décrire les habitants d'Eldorado. Ces derniers sont donc dépeints comme :

« ...des hommes et des femmes d'une beauté singulière... »⁷⁰ ;

croquant unanimement en un seul dieu sans avoir besoin de clergé ou de gouvernement.⁷¹

D'ailleurs, la foi des Amérindiens a représenté un thème très important pendant toute la période de la colonisation, et cet aspect a été décrit sous divers angles :

⁶⁶ VOLTAIRE. *L'Ingénu*. 2002.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 5.

⁶⁸ *Ibid.*

⁶⁹ VOLTAIRE. *Candide*. *Op. cit.* p. 74.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 77.

⁷¹ *Ibid.*, p. 83.

si Voltaire parle de la croyance des autochtones d'un ton plutôt léger en faisant satire de la situation en Europe, certains autres écrivains de l'époque traitent cette thématique très sérieusement. C'est le cas de François-René de Chateaubriand et de son récit *Atala*, qui fait partie de l'ouvrage *Génie du christianisme* (1801)⁷². L'héroïne de ce roman tragique, l'indigène christianisée Atala, meurt à la fin, pour rester fidèle à la doctrine de sa religion adoptée. En ce qui concerne la description des autres indigènes dans cette œuvre, elle paraît elle aussi influencée par le mythe du bon sauvage :

« Le Muscogulge, et surtout son allié, le Siminole, respire la gaieté, l'amour, le contentement. Sa démarche est légère, son abord ouvert et serein. (...) »

Les femmes qui accompagnaient la troupe témoignaient pour ma jeunesse une pitié tendre et une curiosité aimable. »⁷³

En plus de cela, nous pouvons trouver chez Chateaubriand également un autre élément : le narrateur de son récit fait partie de la tribu des *Natchez*, une tribu réellement existante⁷⁴. Ce point de vue est résumé dans l'épilogue par les mots suivants, adressés aux indigènes :

« Indiens infortunés que j'ai vus errer dans les déserts du Nouveau-Monde avec les cendres de vos aïeux ! (...) »

C'est un indice d'un nouveau point de vue émergeant au début du XIX^e siècle, qui essaie de décrire les tribus autochtones de manière réaliste, ou au moins sans idéalisation de leur vie.

1.3.3 Le portrait dans les derniers siècles (XIX^e siècle)

Dans la littérature du XIX^e siècle (surtout dans sa seconde moitié), l'image de l'Amérindien prend diverses formes, et il est difficile de les définir toutes. Pourtant, nous tenons à en nommer deux, qui nous paraissent antagonistes et donc définissent bien l'étendue des points de vue possibles. L'une d'elles fait suite au mythe du bon sauvage, et l'accorde avec le symbolisme, le nouveau mouvement littéraire de l'époque. Le poème *Le Calumet de Paix* de Charles Baudelaire constitue un exemple

⁷² CHATEAUBRIAND. *Atala* [en ligne, pdf]. 2000.

⁷³ *Ibid.*, p. 18.

⁷⁴ Mais anéantie par les Français en 1731.

très représentatif ; il fait partie de son illustre recueil *Les Fleurs du Mal*⁷⁵. Au milieu de paysage romantique de l'Amérique du Nord,

« Des plus lointains sommets des Montagnes Rocheuses,
Depuis les lacs du Nord aux ondes tapageuses,
Depuis Tawasentha, le vallon sans pareil,
Jusqu'à Tuscaloosa, la forêt parfumée, » ;

le poète dépose des guerriers autochtones enragés, qui s'entretuent :

« Les guerriers se tenaient sur la verte prairie,
Tous équipés [*sic*] en guerre, et la mine aguerrie,
Bariolés ainsi qu'un feuillage automnal ;
Et la haine qui fait combattre tous les êtres,
La haine qui brûlait les yeux de leurs ancêtres
Incendiait encor [*sic*] leurs yeux d'un feu fatal. » ;

et que leur dieu suprême *Gitche Manito* incite à vivre en paix :

« Vivez donc, et sachez vous maintenir en paix.
Bientôt vous recevrez de ma main un Prophète
Qui viendra vous instruire et souffrir avec vous. »

Ces sauvages hostiles, en entendant la voix de leur dieu (ou celle de la raison, à nouveau ?) déposent leurs armes et continuent leur vie dans le calme et la joie. Il s'agit donc d'un portrait idéaliste, qui profite de la mystique attirante de la thématique amérindienne pour y cacher une leçon morale destinée aux Européens.

Philippe Aubert de Gaspé⁷⁶, dans son roman historique *Les Anciens Canadiens*⁷⁷ (1863), nous offre un regard tout à fait différent. Dans cette œuvre qui est l'un des premiers romans canadiens-français, l'auteur décrit les Amérindiens du point de vue des habitants canadiens, tels qu'il les connaît de sa propre expérience. Ses indigènes sont donc cruels et vindicatifs ; voici la parole de Talamousse, un guerrier Iroquois, à son interprète canadien :

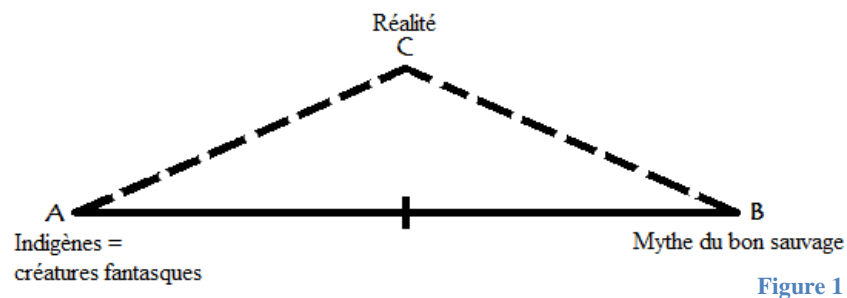
⁷⁵ BAUDELAIRE. Le Calumet de Paix. In : *Les Fleurs du mal: / Flowers of Evil* [en ligne, pdf]. 2014.

⁷⁶ Philippe Aubert de Gaspé (1786-1871), un écrivain canadiens-français connu.

⁷⁷ AUBERT DE GASPE. *Les anciens Canadiens*. 1975.

« Dis au chien d'Anglais, dit Talamousse, qu'il sera brûlé demain ; et que, s'il a bien soif, on lui donnera de l'eau bouillante pour le rafraîchir. »⁷⁸

Nous avons donc pu remarquer que la perception des civilisations précolombiennes deux siècles avant était peu favorable, étant fondée sur la connaissance de l'histoire de la colonisation, parsemée de guerres et de massacres, que ce soit entre les indigènes eux-mêmes, ou entre les indigènes et les colons.



L'image de l'Amérindien a donc énormément varié. Pour les résumer, nous nous sommes permis d'établir un triangle explicatif, dont l'avis xénophobe des savants du Moyen Age, illustré dans notre travail par l'ouvrage de Pierre d'Ailly, représente une extrémité (le sommet A) et dont le mythe du bon sauvage, qui a été le mieux dépeint dans l'œuvre satirique de Voltaire, occupe le sommet opposé (le sommet B). Ce dernier sommet est défendu également par Michel de Montaigne, qui s'oppose dans son essai *Sur les Cannibales* à la manière de voir de son époque, qui établissait que tous les êtres en dehors du monde connu sont des créatures sauvages, et qui considérait la foi comme le critère le plus important pour évaluer les hommes ; un avis très proche de ce dernier peut être trouvé également dans les notes des voyageurs Jacques Cartier et Samuel de Champlain. D'ailleurs, la foi des indigènes reste un thème très important, même au siècle suivant, nous pouvons l'observer chez Chateaubriand dans *Atala*. Une fois rentré dans l'espace littéraire canadien, nous avons pu trouver une image encore différente chez Philippe Aubert de Gaspé. Il tâche dans son roman de capturer la réalité de son époque (l'époque où les « guerres indiennes » culminent) et en niant ainsi les deux remarques de lord Durham⁷⁹ ; il a décrit

⁷⁸ AUBERT DE GASPE. *Les anciens... Op. cit.* p. 176.

⁷⁹ L'administrateur colonial britannique qui a décrit dans son rapport de 1839 les canadiens comme « un peuple sans histoire et sans littérature. ». TRUDEL. *Mythes et réalités dans l'histoire du Québec: la suite.* 2008, p. 117.

ses indigènes comme des hommes avides de sang qui luttent sans cesse contre les habitants français. De l'autre côté de l'océan, le regard sur les Amérindiens manque de ce réalisme et garde les traits romantiques. De plus, il est accommodé à la culture européenne, comme nous l'avons vu chez Charles Baudelaire, qui fait dans son poème une parallèle entre les querelles entre les tribus amérindiennes et les conflits en Europe. C'est d'ailleurs ce type de vision romantique fortement influencée par le mythe du bon sauvage qui reste jusqu'à nos jours la plus connue en Europe (en République Tchèque notamment), diffusée par des écrivains comme Karl May⁸⁰.

La réalité, c'est-à-dire un regard objectif, sans préjugés ni idéalizations, se trouve en dehors de l'axe établi entre les points A et B, créant le troisième sommet du triangle. Nous la chercherons, tout comme d'autres aspects présentés plus haut, dans les œuvres d'Assiniwi et de Barcelo, qui sont représentatives d'une époque où l'intérêt pour une connaissance documentée des peuples autochtones augmente, et ce, paradoxalement, grâce à l'expansion universelle des mythes et des fantasmes concernant les indigènes dont nous avons parlé.

⁸⁰ Karl Friedrich May (1842-1912), écrivain allemand célèbre, l'auteur des romans d'aventures d'Old Shatterhand et de l'Apache Winnetou.

2 Partie analytique

2.1 Présentation des œuvres étudiées

Dans la deuxième partie de notre mémoire, nous observerons comment Bernard Assiniwi et François Barcelo décrivent les tribus autochtones, en nous appuyant sur le texte intégral de leurs œuvres. Afin de pouvoir procéder à l'étude détaillée de l'image littéraire de l'Amérindien au XX^e siècle, nous tenons à présenter d'abord l'action de nos livres choisis.

Nous verrons que les deux auteurs font tout pour éviter les clichés de l'idéalisation excessive ou les préjugés en ce qui concerne les Amérindiens, et que les œuvres correspondent plutôt à la tendance actuelle d'interpréter l'histoire de manière réaliste, même au prix d'une éventuelle indignation des lecteurs⁸¹. Un autre point commun représente le fait que les deux écrivains tâchent à nous donner une image complexe des Premières nations en comprenant toute l'histoire des tribus concernées dans leurs œuvres, et en créant ainsi une sorte de « chroniques ».

2.1.1 Personnages et résumé de *La saga des Béothuks*

Comme on l'attendait d'une « saga », cette œuvre de Bernard Assiniwi comporte un nombre important des personnages. Même si la plupart d'eux sont fictifs, nous pouvons rencontrer des héros inspirés des personnes jadis réellement existantes, surtout vers la fin de l'histoire. Le côté réaliste est renforcé par le fait que tous les noms sont des mots qui faisaient partie de la langue des Béothuks. Voici une liste des personnages les plus intéressants ou ceux qui influencent le plus le récit.

- **Gashu-Uwith** : un ours, esprit-protecteur d'Anin.
- **Anin** : indigène, fondateur du clan de l'ours et de la nation Béothuke ; pendant son « règne », la tribu a connu son âge d'or. Un grand voyageur, il est brave, sage et entêté.
- **Woasut** : indigène, la première épouse d'Anin, sauvée par ce dernier pendant une incursion des Vikings dans son village. Plus tard, elle

⁸¹ Voir les descriptions détaillées des actes sexuels, des naissances ou des meurtres dans les deux livres.

a assuré aux femmes leur place dans le Conseil de la nation. Elle est belle, vive et résolue.

- **Gudruide** : d'origine Viking, elle s'est enfuie, a été sauvée par Anin et est devenue sa deuxième épouse.
- **Gwenid** : jeune sœur de Gudruide, enfuie à son tour du campement Viking. Elle est d'une beauté physique exceptionnelle et d'un appétit sexuel insatisfaisable.
- **Robb** : d'origine écossaise, il était amené au Vinland par les Vikings comme esclave. Il a réussi à s'enfuir avec Gwenid et Della.
- **Della** : ancienne esclave écossaise, trouvée par Anin avec Gwenid et Robb et devenue sa quatrième épouse. Elle est bisexuelle.

- **Iwish** : chef du corps d'élite guerrier féminin béothuk, elle est devenue la chef de la tribu entière. Elle était à la tête des premières offensives des Béothuks contre les colons.
- **Camtac** : un guerrier béothuk illustre, descendant d'Anin. Il a continué la lutte pour défendre le territoire de la tribu.
- **Jean le Guellec / Wobee** : d'origine breton-malouin, étant marin de Jacques Cartier, il est tombé amoureux d'une des guerrières béothukes. Il a décidé de l'épouser et d'aller vivre avec les indigènes, qui lui ont donné le nom Wobee.
- **Shéashit** : Il a réuni les tribus indigènes et projetait de chasser les Européens dehors de Terre-Neuve. Son projet a fini par un massacre des autochtones sans précédent.

- **Shanawditith** : la dernière Béothuke, personne ayant réellement existée. Morte le 6. juin 1829 à Saint John's, vaincue mais toujours fière, comme sa nation.

La dernière publication de Bernard Assiniwi commence comme un roman d'aventure ; elle peut être perçue également comme un roman historique et ethnographique. Le récit est divisé en trois parties dont chacune se déroule à une époque différente : vers l'an 1000, au début du seizième siècle et encore deux cents ans après. Il décrit donc des différents moments de l'histoire de la colonisation

de Terre-Neuve, en s'appuyant sur des sources originels respectivement pour chaque époque⁸². La narration est depuis la deuxième partie assurée par les « mémoires vivantes », les Béothuks choisis pour transmettre oralement l'histoire et la tradition de la tribu. Successivement, divers narrateurs prennent la parole : avec distance et omniscience au début, pour ensuite passer vers une narration homodiégétique, et même autodiégétique. Cette démarche fait accélérer l'action et met en évidence que plus le récit avance, plus le narrateur est proche de l'histoire qu'il raconte.

La première partie relate donc du voyage d'Anin autour de l'île de Terre-Neuve, le monde des Béothuks. Guidé par Gashu-Uwith, Anin vaincra plusieurs Vikings et rencontrera Woasut, Gudruide, Gwenid, Robb et Della. Malgré quelques différends parmi les femmes, ils forment un clan harmonieux et fort. Après avoir accompli le voyage dangereux, Anin est devenu le premier chef de la nation béothuke et a mené son expansion à travers l'île.

Dans la deuxième partie, un aïeul raconte aux enfants l'histoire de leur mythique ancêtre Anin, pendant que les premiers Européens débarquent sur l'île. Les indigènes ont appris à commercer avec eux en paix mais lorsqu'ils commencent à enlever les indigènes pour les asservir, ces derniers organisent leur défense, dirigés par Iwish, Camtac, Shéashit et beaucoup d'autres. Ainsi, l'enchaînement des petites victoires et des grandes pertes déclenche, allant de pair avec la colonisation de la Terre-Neuve.

La dernière partie met en scène la fin de la nation béothuke. L'île est maintenant sous la gouverne anglaise et les colons y sont bien établis. La population amérindienne est dévastée par les maladies, et souffre des atrocités de la part des Anglais. Malgré tout, ils reprennent toujours leurs forces à se battre pour leur territoire et pour leur dignité. Néanmoins, comme la narration de Shanawditith continue, nous pouvons constater la fin de la nation béothuke inévitable.

⁸² A la fin du livre, nous trouverons même une liste des de ces événements que l'auteur a traités. Nous avons vérifié leur authenticité dans : MARSHALL. *A history and ethnography... Op. cit.*

2.1.2 Personnages et résumé de *La Tribu*

L'œuvre de François Barcelo comprend des dizaines des « rôles » mais aucun d'eux n'occupe la ligne narrative entière et n'influence une partie majeure du récit. La plupart ne deviennent le héros que pour un seul chapitre, ou par exemple dans la narration des autres personnages. C'est la raison pour laquelle nous n'allons mentionner ici que quelques personnages essentiels.

- **Jean-François / Jafafoua** : garçon d'origine européen, il arrive sur les côtes de l'Amérique du nord. Abandonné par l'équipage du bateau, il est adopté par la tribu des Clipocs (dont tous les personnages suivants) sous le nom *Jafafoua*. Même s'il est un simple-esprit, au fur et à mesure il devient le meilleur chasseur de la tribu et ensuite un ancien respecté. Il serait le personnage principal incontestable s'il n'était pas mort dans le deuxième tiers du livre.
- **Ksoâr** : un indigène de même âge que Jafafoua. Devenu l'ami de ce dernier dès les premiers jours, il l'aime secrètement. Malingre mais intelligent, il invente à la fois l'écriture et la littérature, malgré qu'il soit le seul à s'en intéresser.
- **Grand-Nez** : né il y a 25 000 ans en Eurasie. A la poursuite des caribous, il a traversé le détroit de Béring et s'est installé en Amérique de Nord. Tous les indigènes sur ce continent sont ses descendants⁸³. Même s'il est toujours en très bonne santé, la tribu l'aperçoit comme un vieillard sénile.
- **Mahii** : petite-fille de Jafafoua. Décrite comme la plus belle femme de l'univers, parce que l'écrivain l'a voulue ainsi. Elle est également très intelligente et douée en art. Elle devient la chef naturellement respectée, et décide d'avoir un enfant qui sera celui de tous les hommes de la tribu (Magloire).
- **Bogo et Yogo** : les presque frères de Mahii. Personne ne se rappelle leurs noms (eux-mêmes non plus), qui par conséquent varient sans cesse : *Logo* et *Mogo*, *Pogo* et *Eogo*, *Dogo* et *Nogo* et cetera. Les deux sont astucieux, capables d'inventer des choses nouvelles.

⁸³ Son histoire est donc une référence à la réalité historique que nous avons mentionnée dans la première partie du chapitre Définition de l'Amérindien.

- **Magloire / Notregloire** : fils de Mahii, appelé « Magloire » par elle et « Notregloire » par le reste de la tribu. Il ressemble physiquement à Jésus-Christ ; il est charismatique et raisonnable. Inspiré par la messe catholique, il reprend le rite et le performe pour les siens, devenant un prophète célèbre. Il est mort en essayant de montrer qu’il sait voler.
- **La couleuvre verte** : une espèce génie de la nature, sage et parlante. Elle réapparaît plusieurs fois comme un leitmotiv, toujours avant la mort d’un personnage « principal ».

Sur cette présentation des personnages, nous pouvons voir que *La Tribu* s’avère un roman ludique, avec des traits notables de réalisme magique et du roman d’aventures. De surcroît, le roman inclut beaucoup d’allégories et d’allusions à l’histoire réelle du monde et du Québec : en plus de la description détaillée de la colonisation, nous pouvons identifier par exemple la thématique des Juifs, de la révolution industrielle ou du réchauffement climatique. L’histoire est présentée de différents points de vue et à l’aide de diverses lignes narratives organisées en chapitres, au premier aspect de manière chronologique. Cependant, cet ordre n’est qu’une illusion : le livre contient beaucoup de récits intercalés qui racontent toute l’histoire d’un personnage, commençant donc par un analepse et finissant en prolepse. A cause de cette complexité et de ce caractère prolix du récit, nous ne résumerons que l’essentiel des parties qui concernent les indigènes.

L’histoire suit d’abord les péripéties d’un jeune matelot Jean-François du Vieux-Pays⁸⁴. Après être resté seul sur les côtes de Nouveau Monde, il fait la connaissance de la tribu Clipoc. Comme il est incapable d’apprendre leur langue, les Clipocs apprennent à parler la langue du Vieux-Pays (le français). Une trentaine d’années plus tard, Jafafoua est devenu plus indigène que les indigènes, un ancien respecté. C’est à sa recommandation que la tribu déménage pour s’éloigner des colons européens qui se répandent dans la région. Malgré cela, le clan continue à souffrir, jusqu’au moment où Mahii s’engage comme chef et commence à organiser les affaires publiques. Avec la participation de Zogo et Kogo, la tribu connaît dès lors vingt ans de progrès incroyable, pendant lesquels elle « se civilise » jusqu’au niveau de la société

⁸⁴ Référence à la France.

contemporaine⁸⁵. Malheureusement, tout ce progrès monte à la tête des jeunes Clipocs qui, pour une cause futile, commettent le génocide d'une tribu voisine. Suite à ce fait, Mahii commande de détruire toutes les inventions modernes et de se rendre dans le nord du pays. Ensuite, dû aux caprices du destin, la tribu se trouve sur un iceberg flottant, isolée donc du reste du monde. C'est là où Mahii décide de concevoir un enfant de toute la tribu. A la naissance de Notregloire, l'iceberg aborde aux côtes quittées par le clan jadis. Les indigènes y deviennent les voisins immédiats des Européens, qui ont depuis ce temps peuplé la région entière. Lorsque ces derniers commencent à préférer les sermons de Notregloire à celles du curé local, celui-ci provoque Notregloire à essayer de montrer un miracle et entraîne ainsi sa mort. C'est alors que Mahii redevient chef de la tribu et qu'elle s'engage avec Fogo et Cogo à la guerre contre les Zanglais⁸⁶ qu'ils perdent aussitôt. Les Zanglais déportent les Clipocs dans une réserve au Nord du pays, où ils rencontrent Cheval Rétif et son fils Dernier Quartier, les indigènes du Sud-Ouest⁸⁷. L'auteur finit son récit par une proposition de quatre fins possibles, en encourageant les lecteurs à imaginer leurs propres versions.

Nous pouvons donc remarquer beaucoup de ressemblances entre ces deux œuvres. Non seulement que les deux décrivent le destin des Amérindiens face à la colonisation, mais aussi, à travers plusieurs générations des personnages, nous pouvons identifier des rôles semblables : le rôle d'un Européen qui décide d'aller vivre chez les indigènes (Jean le Guellec et Jean-François⁸⁸), ou le rôle d'une femme énergique qui prend la barre de la tribu à une situation de crise (Iwish et Mahii). Un autre élément commun, c'est l'aspect animal : les deux récits racontent d'un animal qui est susceptible d'être l'esprit de la nature, un esprit-protecteur Gashu-Uwith dans la *Saga des Béothuks*, et la couleuvre verte, accompagnatrice régulière de la mort dans *La tribu*.

Cependant, comme c'est bien visible sur cet exemple, même si les auteurs utilisent les mêmes couleurs, les images résultantes sont différentes. Assiniwi déploie

⁸⁵ Contemporaine à l'époque où le roman a été publié.

⁸⁶ Les Britanniques.

⁸⁷ Ces personnages sont inspirés par *Sitting Bull* et *Crazy Horse*, les chefs amérindiens réellement existants.

⁸⁸ Il est d'ailleurs très probable que les deux personnages sont inspirés de la même personne ayant réellement existée.

tous les efforts en vue d'atteindre une authenticité de son récit vis-à-vis l'histoire, tandis que Barcelo, même s'il renvoie souvent aux événements réels, déforme les traits de son image afin de créer son allégorie. C'est ainsi que l'histoire de Ksoâr et sa littérature est née. De plus, Barcelo profite de son talent d'un conteur incroyable et de son imagination en consacrant des chapitres entiers à évoquer les liens compliqués entre les personnages du récit, tandis que la saga d'Assiniwi est basée plutôt sur l'exposition de la culture autochtone en général.

Finalement, nous tenons à mentionner que les deux récits sont marqués par la personnalité de leurs écrivains respectifs : là où Assiniwi ajoute un léger trait de sexisme dans son histoire⁸⁹, Barcelo révèle son sens de l'humour particulier.⁹⁰

2.2 Analyse de l'image de l'Amérindien dans les œuvres étudiées

Dans ce chapitre, nous procéderons à l'essentiel de notre étude. Nous comparerons plusieurs motifs significatifs de l'image de l'Amérindien et de sa culture qui apparaissent dans les deux œuvres présentées, en nous appuyant sur les extraits que nous avons repéré pendant la lecture. Nous allons toujours observer l'ordre respecté jusqu'ici en traitant *La saga des Béothuks* (abrégé par *La saga*) en premier lieu et *La tribu* ensuite.

2.2.1 Apparence physique et mentalité

Bien entendu, le côté visuel représente l'aspect essentiel de l'image des Premières Nations. L'un des premiers traits distinctifs pour reconnaître une personne serait d'après nous la couleur de la peau. Dans plusieurs romans du XIX^e et du XX^e siècle⁹¹, nous entendons souvent parler des indigènes comme des « Hommes-Rouges », en référence à la couleur de leur peau. Comme nous avons déjà mentionné, cette expression figure également dans le récit de Bernard Assiniwi qui nous propose une explication de son origine, lors de la description de la première indigène rencontrée par Anin pendant son voyage, en spécifiant la vraie couleur de la peau et des cheveux des Béothuks :

⁸⁹ Il se manifeste par certains avis d'Anin, qui perçoit les femmes comme inférieures aux hommes.

⁹⁰ La beauté de Mahii due, comme mentionné dans le récit, au caprice de l'écrivain, ou encore la description prolix de un personnage, terminée par la constatation que ce dernier n'intervient point dans l'action du livre.

⁹¹ Particulièrement dans les romans d'aventures, ceux de Karl May par exemple.

« Il la regarda attentivement : ses cheveux avaient la couleur de la terre qui donne naissance à la végétation entre les roches. Sa peau était foncée. Sur son visage, on voyait encore des traces de poudre d'ocre rouge. Les Addaboutiks s'enduisaient de cette poudre en été, lorsque les moustiques sont nombreux à l'intérieur des terres. »⁹²

Ensuite, l'auteur met en évidence une autre particularité des autochtones : le corps dénudé de poil, contrastant avec celui des Européens velus :

« ...Anin se demanda bien comment il se faisait qu'il y avait autant de différence entre les deux races ? La couleur de la peau d'abord, puis celle de cheveux ? Et le poil au pubis chez les gens pâles ? Et l'absence de poil chez les Addaboutiks et les Béothuks ? »⁹³

En ce qui concerne la stature des autochtones, elle est décrite comme robuste, musclée et en même temps athlétique, de nouveau en comparaison avec les colons.

« Ils [les indigènes] furent facilement maîtrisés, malgré leur taille qui était beaucoup plus imposante que celle des marins anglais. »⁹⁴

« Bawoodisik était très grand. Il était d'une puissance remarquable. Il était musclé et avait une grande résistance à la douleur physique. (...) Enfin, son habileté était celle de tous les Béothuks qui survivaient dans cette période de misère. »⁹⁵

En opposition à la perception des indigènes comme des primitifs et des abrutis, Assiniwi prend soin à décrire leur intelligence et leur caractère vertueux. Il y arrive par exemple à l'aide du personnage de Jean le Guellec, qui découvre peu à peu la culture nuancée béothuke :

« Mais il avait appris, le Malouin. Il reconnut l'ingéniosité de ceux-là mêmes que les siens décrivaient comme des sauvages primitifs et barbares. »⁹⁶ ;

et à l'aide de l'explication de la nécessité naturelle des vertus :

« Un Addaboutik qui donne sa parole et ne la tient pas est passible de la peine de mort, car il met la vie des siens en danger. »⁹⁷

⁹² ASSINIWI. *La saga des Béothuks*. 1996, p. 35.

⁹³ *Ibid.*, p. 95.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 181.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 282.

⁹⁶ *Ibid.*, pp. 225-226.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 183.

Parmi d'autres caractéristiques positives mentionnées dans *La saga*, il y a la nature gaie des indigènes qu'ils savent garder malgré leur malheur et qui témoignent de leur caractère indomptable :

« Nonosabasut riait beaucoup plus souvent que nous tous réunis. Gros, grand, fort comme un ours, mais rieur et tendre comme une mère avec son enfant. »⁹⁸

François Barcelo s'offre un certain temps avant de dévoiler la physique de « ses » indigènes, en mentionnant d'abord les descriptions fantastiques des premiers explorateurs.⁹⁹ :

« ...comme Le Merlan, qui avait raconté que des bêtes courant si vite, qu'elles pouvaient dépasser les flèches et même des coups de mousquet avaient emporté tous les trésors de Barman dès qu'il les avait aperçus...

Et même des sous-hommes verts, à quatre jambes, capables de bonds si prodigieux qu'on croirait d'abord qu'ils volent comme les oiseaux. »¹⁰⁰

Une fois apparus, les indigènes sont décrits de manière semblable comme dans *La saga* en ce qui concerne leur figure :

« Les visages des hommes et des femmes étaient nobles, minces. Leur peau foncée, cuivrée, ajoutait encore à leur allure saine et robuste. »¹⁰¹ ;

ainsi que leur mentalité vertueuse ; voici l'exemple de leur courage pendant la chasse aux rennes et de leur propreté :

« Pendant de longues minutes, Jean-François ne songea pas que ces gens aient pu être des primitifs. En effet, leur village était propre et ordonné. Le sol semblait avoir été balayé le matin même. »¹⁰²

« Lorsqu'ils ne furent plus qu'à cent pas des humains vociférant, les rennes comme à un signal s'élancèrent, faisant trembler le sol sous leurs milliers de pattes. Malgré leur peur, les hommes, les femmes et les enfants ne reculèrent pas d'un pas. »¹⁰³

⁹⁸ ASSINIWI. *La saga... Op .cit.* p. 343.

⁹⁹ Barcelo, averti de ce phénomène, l'emploie pour ouvrir son jeu avec les références historiques dans son récit.

¹⁰⁰ BARCELO. *La tribu.* 1998, p. 14.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 29.

¹⁰² *Ibid.*

¹⁰³ *Ibid.*, p. 75.

Cependant, Barcelo mentionne également leur tendance à se comporter de manière impulsive et xénophobe qui existe notamment parmi les jeunes :

« Mais les jeunes ne voulaient rien entendre, bien que Mahii ait eu sur la tribu un ascendant indiscutable. Certains allaient même jusqu'à chuchoter, derrière son dos, qu'il valait mieux que les faibles disparaissent de la face de la terre, car non seulement ils ne méritaient pas d'y rester, mais encore ils affaiblissaient l'humanité face aux autres éléments de la nature. »¹⁰⁴ ;

voire à la perte d'une raison saine qui est alors remplacé par une fureur belliqueuse entraînant une vraie sauvagerie :

« Et lorsqu'ils [les jeunes Clipocs] arrivèrent enfin au village des Niox, ils n'avaient plus qu'une envie : tout détruire, tout brûler, tout violer. (...)

Mais lorsque toutes les femmes et les fillettes eurent été éventrées, lorsque les organes génitaux des garçons et des vieillards eurent été dispersés et piétinés sur le sol, lorsque les hommes furent revenus de leur chasse et massacrés et mutilés à leur tour, les jeunes ne furent toujours pas rassasiés. »¹⁰⁵

Quant à l'apparence des indigènes, les deux portraits sont donc en principe identiques : la peau foncée, le corps sans poil, la taille bien proportionnée et musclée. Ils correspondent d'ailleurs aux descriptions que nous pouvons rencontrer à travers les œuvres de l'époque moderne, quoi qu'elles traitent le *mythe du bon sauvage* ou les indigènes-barbares. Cette description traite également le livre ethnographique d'Ingeborg Marshall¹⁰⁶, nous pouvons en tirer la conclusion qu'elle correspond bien à la réalité.

Quant à la mentalité, les descriptions diffèrent. Si François Barcelo est en accord avec Assiniwi sur la nature douce des indigènes, il n'hésite pas à montrer également leur imperfection en nous dépeignant les massacres et les barbaries qu'ils sont capables de commettre, y compris le cannibalisme. En effet, l'histoire nous confirme que ce genre de comportement était propre aux autochtones, notamment à travers l'exemple

¹⁰⁴ BARCELO. *La tribu...Op. cit.* p. 151.

¹⁰⁵ *Ibid.*, pp. 152-153.

¹⁰⁶ MARSHALL. *A history and ethnography...Op. cit.* pp. 336-337.

des guerres entre les Hurons et les Iroquois¹⁰⁷. Dans ce cas, il semble donc que c'est Barcelo qui nous montre l'image objective, tandis qu'Assiniwi recourt à l'idéalisation des indigènes.

2.2.2 Comportement envers les Européens

Nous avons pu le remarquer dans le chapitre précédent : les indigènes sont souvent définis par rapport aux Européens. Cette dichotomie est typique particulièrement pour *La saga*, dont la partie de l'action la plus importante raconte de l'évolution des relations avec les « Bougishamesh », c'est-à-dire les étrangers, tandis que *La tribu* contient des grandes parties de récit focalisées uniquement sur les colons ou bien sur les indigènes, sans les mettre en relation.

Les Béothuks sont donc d'abord, lors de la première rencontre avec les Vikings, décrits comme amicaux et curieux, même si en même temps précautionneux :

« Des géants venus d'ailleurs ? Ou peut-être était-ce Anin qui était d'ailleurs et eux qui étaient chez eux ? Il eut envie de se montrer, de faire connaissance, de tenter de communiquer avec eux pour en apprendre d'avantage. Mais il se retint, sans vraiment savoir pourquoi. »¹⁰⁸

De plus, les indigènes sont capables d'accepter les étrangers comme les leurs, à condition que ces derniers respectent la culture béothuke ; nous l'avons vu sur l'exemple de Jean le Guellec. En fait, c'était Anin qui en a créé un cas précédent qui fit office de loi, en acceptant les réfugiés du campement viking :

« 'On peut les [Gwenid, Robb et Della] prendre avec nous. Mais ils devront travailler fort. Chacun doit faire sa part.' »¹⁰⁹

En échange, les indigènes d'Assiniwi sont toujours prêts à apprendre de leur hôte :

« Elle [Iwish] savait maintenant que les Béothuks étaient détestés par tous les équipages des navires de pêche qui venaient aux environs de leur île ; on voyait en eux

¹⁰⁷ Les guerres ayant l'origine au XVI^e, et des conséquences jusqu'au XVII^e siècle. Mentionné p. ex. dans : BOTHWELL. *Une histoire... Op. cit.* p. 17.

¹⁰⁸ ASSINIWI. *La saga... Op. cit.* p. 20.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 88.

des démons de l'enfer qu'il fallait tous tuer avant de pouvoir circuler librement. Elle apprenait toutes ces choses de Miguel Ferreira. »¹¹⁰

A l'époque de la colonisation, quand les visites des Européens devenaient de plus en plus fréquentes, les indigènes se sont adaptés en apprenant à négocier :

« Par signes, le représentant de Jon Kabot fit comprendre qu'ils avaient besoin d'eau pour boire. Il mima le remplissage de tonneaux. Les Béothuks comprenaient bien ces gestes, répétés par tous les voyageurs qui abordaient leur île. A-Enamin fit signe qu'ils étaient prêts à échanger cette eau contre des outils. »¹¹¹

Comme la colonisation accélère et comme les hostilités de la part des Européens se multiplient, les Amérindiens sont forcés à se défendre. C'est alors que les guerres amérindiennes éclatent.

« Un matin, un avironneur solitaire vint discrètement avertir Iwish que les deux mêmes bateaux qui avaient fait tant de prisonniers à la dernière belle saison étaient de retour dans la baie d'à côté et que les patrouilleurs se préparaient à attaquer les matelots qui débarqueraient pour remplir les tonneaux d'eau. Iwish ordonna à tout le village de se préparer et elle envoya une centaine des gardiens de la nation en renfort pour défendre l'île contre les envahisseurs. »¹¹²

Néanmoins, comme les Européens dépassent les indigènes en nombre et comme ils sont mieux armés, les indigènes sont vaincus. C'est alors qu'ils reconnaissent la vengeance comme une erreur et que leur comportement change de nouveau : ils passent dans la clandestinité et font de leur mieux pour éviter l'affrontement avec « les Blancs » :

« Les gens de l'île n'étaient tout simplement plus assez nombreux pour continuer à défier les puissants envahisseurs. Aussi fut-il décidé de ne pas répéter cette erreur. Il fallait passer inaperçu pour tenter de se faire oublier par les colons et les pêcheurs... »¹¹³

Ceci constaté, Assiniwi signale par la parole du chef d'une tribu voisine, que la même évolution ne s'est pas déroulé partout ; il y avait des tribus qui ont décidé de collaborer pour pouvoir survivre :

¹¹⁰ ASSINIWI. *La saga...* Op. cit. p. 194.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 179.

¹¹² *Ibid.*, pp. 194-195.

¹¹³ *Ibid.*, p. 280.

« ‘Nous sommes bien différents de vous. Nous n’avons jamais manifesté d’animosité envers eux [les colons]. Nous ne les aimons pas nécessairement, mais nous n’avons pas le choix, ils sont beaucoup plus nombreux que nous. Alors, nous leur faisons des sourires et leur faisons croire que nous pensons comme eux. Ils nous engagent de temps à autre comme guides et achètent nos fourrures. Nous étions amis des Français autrefois. Les Anglais ont battu les Français, alors nous devons jouer le jeu ou faire comme vous, mourir.’ »¹¹⁴

En revanche, nous observons un développement des relations euro-indigènes tout à fait inverse chez la tribu des Clipocs. Ceux-ci commencent par le comportement belliqueux, en sabotant pendant la nuit l’une des navires qui ont amené Jean-François et en capturant le seul matelot rescapé, Robic Robin :

« C’est à ce moment que l’explosion du Droit-devant le [Robic Robin] jeta tête première dans le fond de la chaloupe. (...) »

Trois hommes lui sautèrent dessus en même temps. Robic Robin entrevit dans la nuit un bras brandissant une arme. »¹¹⁵

Quelque temps après, ils décident de déménager pour s’éloigner du conflit potentiel avec les colons :

« ‘Je crois, dit Jafafoua, qu’il serait plus sage de changer de place. Qu’en penses-tu, Grand-Nez ?’ (...) »

‘Oui, à mon avis nous devrions traverser le Grand Fleuve et aller plus au nord. Les gens de bateaux sont devenus bien envahissants.’ »¹¹⁶ ;

mais après que ces derniers s’approchent de nouveau par l’intermédiaire des missionnaires (révérend Golden, dans ce cas-ci), les indigènes se comportent déjà paisiblement et prennent soin d’eux :

« Pour commencer, il [révérend Golden] n’était pas débrouillard, et les gens du Nord durent tout faire pour lui, lui préparer ses repas, lui faire son feu, lui réparer ses vêtements, chasser et pêcher à sa place. Ils ne tardèrent pas à le trouver d’autant plus inutile, qu’il refusait même de coucher avec leurs femmes quand c’était son tour. »¹¹⁷

¹¹⁴ ASSINIWI. *La saga... Op. cit.* p. 391.

¹¹⁵ BARCELO. *La tribu...Op. cit.* pp. 23-24.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 94.

¹¹⁷ *Ibid.*, pp. 189-190.

Ensuite, l'hospitalité des autochtones se met à disposition du grand public quand Notregloire accueille à sa messe les habitants du village voisin :

« Les paysans et les paysannes des environs étaient de plus en plus nombreux à venir, chaque matin, écouter Notregloire. Intimidés, ils s'étaient au début contentés de rester derrière les arbres entourant la clairière. Puis Notregloire les avait invités à s'asseoir par terre avec membres de la tribu. »¹¹⁸

Quelques Clipocs vont même si loin, qu'ils offrent leur aide aux Français dans la guerre contre les Anglais (*les Zanglais* dans le récit), même si le reste de la tribu a décidé de ne pas s'engager :

« Honteuse, Mahii alla expliquer au docteur et au notaire que la tribu ne serait pas de leur côté. (...)

'Mais moi, [dit Mahii,] rien ne m'empêche de me battre contre les Zanglais. Et je tire de l'arc aussi vite et aussi juste que vous d'un fusil, vous savez.' »¹¹⁹

D'ailleurs, Barcelo mentionne également l'attitude des autres tribus amérindiennes, qui est encore plus « collaborationniste » que celle des Clipocs :

« D'une part, beaucoup de Siffleux acceptèrent de travailler dans les scieries, les meuneries et autres industries que les Zanglais ne tardèrent pas à construire. Et les siffleux qui acceptèrent ces emplois apprirent bientôt la langue des Zanglais, ... »¹²⁰

Bernard Assiniwi dépeint les indigènes comme une nation puissante et organisée, capable de grande hospitalité. Ils étaient prêts à apprendre des étrangers et ils n'ont recouru à l'agressivité qu'après avoir connu la violence de la part de ces derniers. Néanmoins, ceci n'est pas le cas des indigènes de Barcelo, décrits comme très agressifs au début, mais acceptant au fur et à mesure la présence des Européens et essayant à développer avec eux des alliances ou un traitement sur un pied d'égalité. En ce qui concerne le portrait des autres tribus autochtones, les deux récits s'accordent en décrivant leurs relations trop proches avec les colons : ils commercent avec eux et n'hésitent pas à travailler pour eux, en justifiant leurs actions par la volonté de survivre. Cette submissivité est dans les deux cas mise en contraste avec

¹¹⁸ BARCELO. *La tribu...Op. cit.* p. 279.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 306.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 320.

la prédominance de la « tribu-héroïne » de l'œuvre. Toujours est-il qu'Assiniwi cherche à justifier les actions de ses indigènes, tandis que Barcelo se contente de les décrire tout simplement.

Comme mentionné par Tracie Scott¹²¹, les descriptions des alliances et des relations égaux, établies d'abord mais abandonnées au moment où les Européens n'avaient plus besoin des indigènes, concordent avec la réalité. En réalité ainsi qu'en les livres, les Amérindiens étaient néanmoins forcés à continuer la collaboration malgré le fait qu'elle n'était plus avantageuse pour eux, nous le voyons sur l'exemple des « autres tribus » dans nos œuvres. Ainsi, le fait que les deux écrivains ont choisi une tribu résistante à ce phénomène comme la « tribu-héroïne » témoigne de leur volonté de présenter une image méliorative des Amérindiens.

2.2.3 Caractéristique de la société autochtone

Après avoir étudié les relations « euro-indigènes », nous allons maintenant traiter les relations des Clipocs et des Béothuks avec leurs voisins autochtones respectifs. Avant d'y procéder, nous étudierons également la structure même de leurs sociétés.

En effet, les termes *structure* et *société* sont très appropriés pour décrire la tribu béothuke, telle qu'elle est dépeinte par Bernard Assiniwi. Perpétuant une tradition séculaire, cette communauté est fondée sur une hiérarchie complexe, comprenant des éléments de la civilisation. La preuve la plus démonstrative, c'est l'existence des *Wonaoktaé*, des *mémoires vivantes*, c'est-à-dire ces personnes chargées d'apprendre par cœur l'histoire entière de la tribu, pour pouvoir la transmettre aux générations futures :

« Je suis Wonaoktaé, la mémoire vivante du peuple des Hommes-Rouges, les Addaboutiks de l'ancêtre héros, Anin. (...) Je répète, je suis Wonaoktaé des Béothuks, mais mon nom est Demasduit, la fleur du bord des lacs. Voici la suite de notre histoire. »¹²²

¹²¹ SCOTT. The Use of History in Aboriginal Land Claims. In : *Dynamics of Canada: studying Canada's past and current realities*. 2009, p. 105.

¹²² ASSINIWI. *La saga...* Op. cit. pp. 275-276.

De plus, la société béothuke de *La saga* donne beaucoup d'importance à la famille ; ce fait représente un autre trait de la civilisation et l'une des raisons de sa souffrance pendant le temps des maladies qui ont frappé surtout les enfants :

« Plus de la moitié de ces morts étaient des enfants de moins de dix ans. Le coup était terrible pour les familles. La vie entière des Béothuks était basée sur la famille, cette continuation de l'être dans ses enfants. »¹²³

L'unité de base du plus haut rang, c'est le clan. La division de la tribu aux clans comporte des traditions particulières, comme nous le voyons lors de l'arrivée d'Anin dans son village natal, Baéthà :

« Je reviens chez moi, à Baéthà, et je suis reçu par deux clans différents qui m'accueillent de chaque côté de la rivière. Je suis un Addaboutik et j'ai formé un troisième clan : celui d'ours. Si j'étais toujours du clan d'Edruh, je débarquerais du côté droit. Si ma mère était sur la rive gauche et qu'elle le réclamait, j'honorerais le clan de ma mère, celui d'Appawet le phoque. »¹²⁴

Ces traditions servent surtout à éviter les différends et à conserver les relations chaleureuses et la solidarité qui règnent au sein de la tribu :

« Wobee fut bouleversé. Pas un seul trait du visage de la jeune femme n'avait témoigné du dégoût que peut inspirer un visage piétiné par des cervidés aux sabots coupants comme des silex nouvellement éclatés. Il se demandait comment réagiraient les enfants. (...) Ils ne firent aucune allusion à la terrible blessure du chasseur. Au contraire, ils se tournèrent tous vers lui. »¹²⁵

D'ailleurs, les Béothuks n'éprouvent aucune animosité ni envers les autres tribus autochtones, qu'ils appellent « amis » :

« (...) jusque dans le détroit menant chez les Innus, que les Béothuks appelaient les Sho-Undamungs, leurs amis. »¹²⁶

Une fois rentré de son grand voyage périlleux, Anin était élu chef de toute la tribu, réunissant ainsi tous les clans. La société amérindienne est donc décrite comme prédisposée à suivre une forte personnalité qui devient alors un chef respecté :

¹²³ ASSINIWI. *La saga... Op. cit.* p. 277.

¹²⁴ *Ibid.*, pp. 134-135.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 244.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 187.

« Il était devenu nécessaire, à cause du fort nombre des jeunes, que la communauté se donne un modèle, afin de donner à la nation l'essor nécessaire à sa préservation. »¹²⁷

Pourtant, c'est habituellement l'assemblée publique qui décide des choses importantes pour la tribu, le personnage de chef étant à sa tête :

« Sur ces paroles se termina l'assemblée publique. Restait maintenant à élaborer les plans de la migration vers le levant. Les six membres du conseil de la nation des Béothuks devaient planifier cette première migration. »¹²⁸

Après avoir été accueillie dans la tribu, Gwenid nous résume les avantages de ce monde :

« Un monde où il fallait gagner certes durement sa ration quotidienne, mais un monde sans jalousie et sans possession. »¹²⁹

Bien au contraire, le terme *nation* est inopportun pour décrire la tribu des Clipocs, ignorante d'une tradition ou d'une structure sociale. Une seule exception à cette règle est représentée par *les anciens*, qui dirigent le groupe lors de l'arrivée de Jafafoua :

« Il y avait chez les Clipocs quatre anciens. Mais un seul était véritablement ancien. En effet, Moz l'ancien qui dirigeait en riant toutes les cérémonies de la tribu, Friaz l'ancien qui fumait toujours la pipe et Bezaz l'ancien qui regardait toujours les filles... »¹³⁰

Cependant, une fois morts, les anciens ne sont pas remplacés. Après une période d'anarchie, entraînant le déclin de la tribu, c'est Mahii qui commence à la diriger, sans être officiellement nommé le chef :

« Elle était le chef de la tribu, sans en avoir le titre, sans avoir été élue, sans que personne songeât jamais à contester son autorité car elle ne donnait jamais d'ordre réel, se contentant d'exprimer à haute voix ce qu'elle croyait bon pour la tribu. »¹³¹

¹²⁷ ASSINIWI. *La saga... Op. cit.* 1996, p. 149.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 168.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 125.

¹³⁰ BARCELO. *La tribu...Op. cit.* p. 60.

¹³¹ *Ibid.*, p. 143.

En ce qui concerne les relations de la tribu des Clipocs avec les tribus voisines, elles ne sont pas florissantes car ces dernières se méfient des Clipocs et les considèrent comme étrangers.

« Mais les trois premiers villages visités reçurent avec méfiance la délégation dirigée par Quogo. Ils craignaient que ces gens-là cachent sous leur apparence bienveillante quelque forme nouvelle de domination. »¹³²

L'auteur d'origine amérindienne, Bernard Assiniwi tâche de nous persuader du degré élevé de la civilisation des Premières Nations en décrivant le fonctionnement structuré de leur communauté, qui respecte même certains principes de la démocratie : la tribu, composée des clans et des familles, est dirigée par l'assemblée publique formée autour d'une forte personnalité. Parmi d'autres fonctions publiques, il y a les Wonaoktaé, qui enseignent et renseignent la tribu. Tous ces aspects manquent au cas des Clipocs, même si, par exemple, le phénomène de l'épanouissement de la tribu chaque fois qu'une autorité se met à la diriger est mentionné également par Barcelo. Les deux auteurs mentionnent également le « conseil des anciens » ; à ce stade, les descriptions correspondent. Du reste, néanmoins, nous apercevons une divergence : Barcelo continue son histoire disant que, comme les indigènes manquent d'une organisation ou d'une tradition, ce Conseil disparaît.

L'existence des structures sociales élevées au sein des tribus amérindiennes est confirmée dans l'article de Tracie Scott, qui cite un communiqué de la *Commission royale sur les peuples autochtones*¹³³ :

« ...la force relative, l'organisation et l'activité et la perspicacité politique des Premières Nations ont forcé les Européens à reconnaître en pratique, et en loi plus tard, la capacité des Premières Nations non seulement de régler leurs propres affaires et de posséder leurs propres terres, mais aussi de conclure des traités... »¹³⁴

Quant au « culte de personnalité », il est mentionné par Ingeborg Marshal, qui approuve que les mâles invétérés étaient respectés par la communauté pour les qualités

¹³² BARCELO. *La tribu...Op. cit.* p. 198.

¹³³ Commission formée en 1991 avec un objectif d'examiner les questions concernant le statut des peuples autochtones du Canada.

¹³⁴ SCOTT. *The Use of History... Op. cit.* p. 105. Extrait traduit de l'anglais par nous.

comme la sagesse et la charité.¹³⁵ Cependant, l'auteur parle d'une forme limitée de puissance qu'ils possèdent ; elle ajoute également que la coopération parmi les clans n'était pratiquée qu'au cas d'urgence.

En somme, deux points de vue différents nous sont proposés : celui d'Assiniwi, qui décrit fidèlement les structures sociales mais qui exagère en ce qui concerne « le culte de la personnalité », et celui de Barcelo qui nous propose l'image mystifiante d'une société sauvage, pourtant avec certains traits conformes à la réalité : par exemple le respect des indigènes envers un chef. Sur ce plan, l'image de l'Amérindien donc varie selon l'intention de l'écrivain : de l'intention satirique de Barcelo à l'intention historiographique d'Assiniwi.

2.2.4 Statut des femmes et des enfants

Comme le statut des femmes fait partie les questions actuelles de la culture des Premières Nations¹³⁶, nous avons décidé d'inclure cet aspect dans notre étude. Nous traiterons également le statut des enfants amérindiens, ces derniers étant, eux-aussi, suffisamment mentionnés par les deux écrivains.

Même si la société béothuke est en général égalitaire (*cf.* la solidarité parmi les indigènes et la non-existence de l'esclavage), ceci n'est pas valable pour la relation « homme-femme ». En effet, les femmes sont perçues comme inférieures aux hommes, ceci étant justifié par des raisons pratiques et naturelles :

« ...il ne devait pas y avoir de différence entre les êtres ici. Toutes les femmes sont égales et tous les hommes leur sont supérieurs, car ils pourvoient aux besoins quotidiens en nourriture et en armement. »¹³⁷

Un homme peut même prendre plusieurs épouses, même si ce phénomène n'est commun que lors d'une situation particulière :

¹³⁵ MARSHALL. *A history and ethnography... Op. cit.* p. 289. Traduit de l'anglais par nous.

¹³⁶ Notamment le problème contemporain de la violence contre les femmes amérindiennes de la part de leurs maris. En principe, les Amérindiens étaient privés de leur liberté et ont été forcés à mener la vie sédentaire, ce qu'ils perçoivent en général comme une honte. La frustration causée par cette situation qui va de paire avec une mauvaise éducation et d'autres facteurs entraîne souvent l'agressivité chez les hommes indigènes, portée envers leurs compagnes. Connaissance acquise dans le cours *Questions actuelles de la culture des Premières Nations du Québec* de M. Vurm, en semestre d'automne 2013.

¹³⁷ BARCELO. *La tribu... Op. cit.* p. 106.

« ‘La tradition permet à l’homme d’avoir plusieurs femmes lorsque celles-ci sont plus nombreuses que les mâles’ »¹³⁸

Telles sont les règles dictées par la tradition de la tribu. Cependant, les femmes béothukes de *La saga*, ambitieuses et capables de coopérer entre elles, elles se mettent à créer des nouvelles traditions selon leur gré :

« Lors des activités communautaires du séchage et du fumage de la viande et du poisson, les femmes discutaient ferme des coutumes et de la tradition. Lorsqu’elles n’étaient pas d’accord sur un point, elles consultaient l’aïeul. Et lorsque le détenteur de la tradition ne savait pas, (...) les femmes décidaient entre elles de la marche à suivre. »¹³⁹

Comme Assiniwi réserve aux femmes une partie importante du récit, nous pouvons les observer se battre pour être respectées : par exemple pour gagner leur place au conseil de la nation :

« ‘Les femmes de la nation béothuke constituent plus des deux tiers de la population, si on inclut les enfants femelles. Pourtant, jusqu’à ce jour, elles n’ont jamais eu quoi que ce soit à dire dans les décisions affectant leur vie et celle de leurs enfants. Elles exigent d’être représentées au conseil de la nation.’ »¹⁴⁰

Nous avons déjà vu quelle importance donnent Les Béothuks à la famille, il n’est donc pas surprenant que les enfants jouissent d’un bon statut au sein de la tribu. Leurs mères, qui ne sont pas exclues du travail quotidien, prennent les nouveau-nés avec elles :

« Woasut portait déjà son fils à son dos, sur la planche fabriquée par Anin. »¹⁴¹ ;

tandis que les enfants, quant à eux, sont d’habitude libérés du travail :

« Contrairement à l’habitude, les enfants furent chargés de transporter les prises des pêcheurs vers les séchoirs... »¹⁴²

¹³⁸ ASSINIWI. *La saga... Op. cit.* p. 120.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 158.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 167.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 82.

¹⁴² *Ibid.*, p. 152.

A part de jouer des jeux, ils passent leur temps à écouter les leçons de l'aïeul. Les mères ou la famille ne sont donc pas seules à s'occuper des enfants :

« Il [un vieille homme] devait profiter des beaux jours pour enseigner aux jeunes de son clan à reconnaître les directions, car il était le détenteur de la mémoire de son peuple et devait le perpétuer, comme l'avait enseigné l'ancêtre Anin... »¹⁴³

Dans *La tribu*, la situation des femmes est encore plus relâchée. Nous ne trouverons aucune mention de subordination ; au contraire, elles jouissent du respect et de la liberté totale. Par exemple, elles ont le droit de choisir leur partenaire, même parmi les captifs européens :

« Puis, les jeunes femmes s'approchèrent pour l'examiner [Jean-François] à leur tour. (...) Mais la jeune femme dit quelque chose, et un des hommes s'approcha de Jean-François, (...) lui prit la main et la mit dans celle de la jeune femme. »¹⁴⁴

Qui plus est, au début du récit, quand les Clipocs étaient nombreux, Barcelo mentionne l'existence de la polygamie :

« Mais elle [Miha] avait été pendant plus de sept ans une des quatre femmes de Clapichine. »¹⁴⁵ ;

et le fait que, contrairement aux femmes de notre culture, toutes les Amérindiennes qui font partie d'une telle relation s'entendent bien entre elles, voir même coopèrent et consultent les intimités :

« Elle [Mahii] réunit les huit autres femmes qu'il y avaient encore sur la banquise et leur fit part de son inquiétude. Les femmes comprirent et compatirent avec elle. Puis Mahii les interrogea... »¹⁴⁶

Dans le même ordre d'idées, les Clipocs ont accepté la polyandrie, même si plutôt comme une exception. Barcelo fait en même temps allusion au féminisme, apparaissant brièvement parmi les indigènes :

« Et puis Anna, la folle Anna qui le [Jafafoua] traitait de sale homme et réclamait l'égalité pour ses femmes et le droit pour les femmes d'avoir plusieurs

¹⁴³ ASSINIWI. *La saga... Op. cit.* p. 175.

¹⁴⁴ BARCELO. *La tribu...Op. cit.* p. 33.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 55.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 210.

hommes. On lui avait accordé ce droit, mais cela n'avait rien changé, car la tribu avait continué d'avoir moins d'hommes que des femmes. »¹⁴⁷

En ce qui concerne les enfants, ils sont considérés comme appartenant à la tribu entière et donc élevés par toute cette communauté :

« Comme la tribu n'avait jamais vraiment été partagée en familles, les enfants étant les enfants de tous et les adultes les parents de chacun, on se regroupa au hasard... »¹⁴⁸

De plus, on n'attend pas des jeunes indigènes de travailler ou de participer à la chasse :

« Mais Mnoumia, étant enfant, n'avait rien à faire car les Clipocs (...) croyaient que l'enfance était faite pour s'amuser, et non pour travailler ou pour chasser »¹⁴⁹ ;

avant qu'ils ne sont reconnus comme mûrs, ceci exercé également par un « instinct collectif » :

« Ce printemps-là, Ksoâr était arrivé à l'âge (qui ne se mesurait pas en années mais à une espèce d'instinct collectif qui faisait dire aux anciens que le temps était venu...) »¹⁵⁰

Les deux auteurs nous offrent donc suffisamment de matière pour étudier le statut des femmes amérindiennes et celui de leurs enfants. En ce qui concerne la relation des femmes envers leurs homologues masculins, les descriptions diffèrent : les Béothukes sont par tradition subordonnées aux mâles, tandis que les femmes cliques ne le sont point. Par contre, le caractère ambitieux et la conscience de leurs devoirs sont accordés aux Amérindiennes presque unanimement par les deux écrivains, qui n'hésitent pas à mentionner entre autre le féminisme, encouragé par le tempérament des femmes indigènes. De plus, ces dernières sont ignorantes de jalousie, ce qui facilite l'existence de la polygamie, nécessaire à la survie des tribus. Pour toutes ces qualités, les Béothukes et les Clipoques jouissent du respect de la part des hommes.

¹⁴⁷ BARCELO. *La tribu...Op. cit.* p. 91.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 173.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 54.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 60.

Une sorte de respect est attribuée également aux enfants : ils ne sont pas obligés de travailler et sont éduqués par toute la communauté de leur tribu respective.

En somme, dans ce domaine, les images créées par nos deux auteurs se ressemblent et, majoritairement, elles sont conformes à la réalité historique : même si les sources d'archives comportant des entretiens avec les femmes béothukes capturées n'attestent pas l'existence de la polygamie, elles confirment le tempérament vif des Amérindiennes, ainsi que le fait qu'elles ont attendu d'être respectées, surtout de la part des hommes¹⁵¹.

D'après nous, cette description du statut des membres féminins et des enfants sert à soutenir aux yeux des lecteurs l'image des sociétés autochtones civilisées. Même si, dans le cas des Béothuks, l'auteur mentionne la liaison directe des indigènes à la nature (comme en témoigne la manière dont Assiniwi justifie la subordination des femmes), leur monde n'est pourtant pas dirigé par un instinct animal mais plutôt par un esprit cultivé et nuancé, manifesté par le respect envers les femmes et par la méthode d'élever les enfants.

D'ailleurs, sur l'exemple de la générosité envers les femmes, nous pouvons remarquer la puissance du mythe du bon sauvage : en général, les écrivains qui ont décidé d'écrire sur les Amérindiens suivaient toujours une tendance à ancrer leurs histoires dans l'époque de colonisation où les indigènes ne sont pas encore corrompus par la culture européenne (qui a causé la violence sur les femmes, par exemple). Nous trouvons les œuvres qui traitent la problématique des indigènes contemporains notamment les dernières années, l'exemple étant le recueil des pièces de théâtre *Čekání na Kojota* de Klára Kolinská¹⁵².

2.2.5 Sexualité

Comme la sexualité n'est point un tabou dans nos œuvres choisies, nous traiterons cette thématique de la même manière. Dans cette partie, nous étudierons le concept de partenariat et la valeur du sexe, ainsi que les « façons de faire » le statut de l'homosexualité.

¹⁵¹ MARSHALL. *A history and ethnography... Op. cit.* pp. 291-292.

¹⁵² *Čekání na Kojota: současné drama kanadských Indiánů*. Traduit par Klára Kolinská. 2007.

En effet, d'après Bernard Assiniwi, depuis la fondation du premier clan de la tribu béothuke, les questions intimes étaient discutées ouvertement non seulement parmi les membres du même sexe, mais aussi entre les hommes et les femmes de mutuellement :

« Gwenid prit la parole. 'Si nous avons toutes envie de lutter [faire l'amour, dans le lexique d'Assiniwi] avec le même homme, les autres membres du clan seront-ils frustrés ?' Woasut se mit à rire en même temps que les deux autres femmes. 'C'est pourquoi il faut éviter les disputes. Nous en parlerons à Anin pour qu'il nous guide sur la façon d'agir.'¹⁵³

La sexualité n'est donc pas perçue comme un thème sensible mais plutôt comme un sujet banal. En bref, faire l'amour, c'est exprimer l'amitié à l'autrui :

« ...Anin demanda à Della de refaire son chant écossais pendant qu'il honorait la belle Woasut de ses caresses, de sa tendresse et de l'amitié que les membres d'un clan doivent manifester les uns aux autres. Et lorsque le chef pénétra la première mère du clan de l'ours

(...)

Anin eut le temps, avant de se glisser sous la couverture de la peau de caribou, de voir Robb et Gwenid imiter son geste d'affection mutuelle. »¹⁵⁴

Même si la description de cette dernière scène nous fait entendre que les indigènes ne considèrent particulièrement gênant de faire l'amour sous les yeux des autres membres de la tribu, Assiniwi mentionne qu'en général, ils préfèrent d'exprimer leurs affections en intimité :

« Avant de partir pour ce long voyage autour de la terre, il avait vu souvent les gens de son clan s'exécuter alors que les autres membres étaient éveillés, mais généralement ils attendaient que tous soient couchés pour le faire... »¹⁵⁵

En ce qui concerne la « façon de faire », originellement, la position la plus courante chez les Béothuks est celle de *la levrette*, selon l'exemple des animaux. Néanmoins, déjà au début du livre, la femme (Woasut) guide son partenaire à l'usage des autres positions érotiques, par exemple celle du *missionnaire* :

¹⁵³ ASSINIWI. *La saga... Op. cit.* p. 121.

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 124.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 99.

« Comme les animaux quand le vent souffle en leur faveur, Anin ressentit la force de mâle en rut et se jeta sur l’emmamousé [une jeune fille en langue Béothuk] qui demeura étendue sur le dos. Surpris de voir qu’elle ne s’agenouillait pas, Anin lui demanda :

‘Tu n’as pas envie ?

- Oui, répondit-elle. Mais je veux te voir en même temps. Entre de face, je relèverai les jambes.’ »¹⁵⁶

Assiniwi écrit également du sexe oral, employé par les Béothukes pour exciter leur partenaire avant de procéder à l’emploi des positions mentionnées :

« Elle ouvrit les yeux, leva la tête, regarda Anin et souleva lentement la couverture pour découvrir le sexe de l’homme. Se penchant sur cette affirmation de virilité, elle le prit entre ses lèvres et le caressa doucement de sa langue jusqu’à ce qu’il soit devenu dur et prêt à éclater. Puis elle se mit à genoux et invita l’Addaboutik à répéter son geste de la veille. »¹⁵⁷

Pour compléter l’énumération, nous tenons encore à souligner que dans *La saga*, nous pouvons trouver la description du sexe en groupe, pratiqué avec ardeur dans les foyers polygames :

« Lorsque toutes trois furent nues, elles se levèrent toutes en même temps et parlèrent simultanément.

‘Tu nous prends toutes, l’une après l’autre, et tu ne seras libéré pour ton assemblé que lorsque tu nous auras toutes servies.’ »¹⁵⁸

En outre, cet esprit « libre-penseur » se manifeste dans la perception de l’union entre l’homme et la femme : ni les partenaires liés par une union sérieuse ne sont pas ligotés par la nécessité de la fidélité :

[Anin dit :] « J’aime beaucoup Woasut. Elle est la première femme qui se soit offerte à moi, et la première que j’ai servie. Mais je ne sais pas encore vraiment si je dois la considérer comme mienne. Elle est libre de choisir qui elle veut. »¹⁵⁹

Cependant, même si les partenaires ont une liberté pour vivre les aventures amoureuses avec d’autres personnes, ils doivent toujours remplir leurs devoirs

¹⁵⁶ ASSINIWI. *La saga... Op. cit.* p. 5.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 38.

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 162.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 119.

conjugaux. Ainsi, la société béothuke peut accepter même l'amour entre les personnes du même sexe, à condition que cette règle reste toujours respectée :

[A l'homme qui a vu ses épouses se caresser vivement] « Tant que nous ne négligeons pas notre devoir d'épouses, nous pouvons rechercher le plaisir sans nous sentir coupables pour autant. Nous ne t'avons pas trompé avec d'autres hommes ni même avec d'autres femmes. Nous sommes restées entre nous. »¹⁶⁰

En matière de sexe, les Clipocs ne se compromettent en rien avec les Béothuks. Même si Barcelo s'arrête chaque fois devant la porte de la hutte ou se déroule l'acte sexuel et ne mentionne pas les détails, il est exceptionnellement prolix en ce qui concerne les particularités de la sexualité.

Nous avons déjà commenté l'apparition de la polygamie dans *La tribu*, il n'est donc pas surprenant que le sexe soit vivement et librement discuté le plus souvent parmi les femmes vivantes dans un foyer de ce type :

« Les quatre femmes s'observaient, s'interrogeaient, se comparaient, expérimentaient, échangeaient, partageaient, discutaient, s'y prenaient à l'une, à deux, à trois ou même à quatre pour faire plaisir à leur homme. »¹⁶¹

En plus d'être le thème de la communication, le sexe représente le moyen même de la communication :

« ...Notregloire fit remarquer à son auditoire que les plaisirs du sexe sont au contraire éminemment sociaux, l'amour physique étant d'abord et avant tout un moyen de communication au moins aussi varié et peut-être encore plus efficace que la parole même. »¹⁶²

En temps de crise, quand la tribu a été emprisonnée sur l'iceberg, c'est cet acte primordial qui réunit les individus de la tribu entière. Dans cette situation, comme tous les hommes de la tribu ont consenti à participer à la conception du fils de Mahii, nous pouvons observer les différentes « façons de faire » connus par les Clipocs :

« Pendant toute une journée, depuis l'aube jusqu'à un peu près le crépuscule, Mahii fit l'amour savamment avec Logo, amicalement avec Wogo, distraitement

¹⁶⁰ ASSINIWI. *La saga... Op. cit.* p. 248.

¹⁶¹ BARCELO. *La tribu...Op. cit.* p. 52.

¹⁶² *Ibid.*, p. 269.

avec Jafafoua, violement avec Bisops, gentiment avec Ksoâr, acrobatiquement avec Césarien, méthodiquement avec Sébol, généreusement avec Basilique, humoristiquement avec Chiâr, voluptueusement avec Clion, lourdement avec Hermion, rapidement avec Ptfuitt, délicatement avec Hoctar, vicieusement avec Mammon, lentement avec Chéri-Kiki et inutilement avec Caraph qui, à douze ans, avait affirmé être capable de faire l'amour comme un homme. »¹⁶³

Comme la dernière citation nous indique, les Amérindiens de Barcelo ignorent entièrement le concept de la fidélité qui est alors remplacée par une sorte de raison issue de la nature :

« Sans oublier Gannia, Grand-Nez fit l'amour avec Syldia, car il sentait qu'il serait mauvais de garder un si grand troupeau de rennes pour si peu de personnes. »¹⁶⁴

Il est intéressant que François Barcelo utilise ce même type d'argument pour introduire l'homosexualité dans son récit : il la présente comme une pratique qui fait partie de la nature¹⁶⁵ :

« Ksoâr disait vrai : le cerf du dessous avait des bois. Ce n'est que lorsque les bêtes se séparèrent que les deux garçons remarquèrent qu'elles avaient toutes deux des organes mâles. Jafafoua haussa les épaules, car il avait appris que la nature était à prendre comme elle était... »¹⁶⁶

Qui plus est, Barcelo va si loin dans la description imaginée de la sexualité des indigènes, qu'il inclut l'inceste dans leur culture. Nous observons ce fait sur les relations de Jafafoua : non seulement qu'il a marié la fille de l'Amérindienne qui l'avait adopté comme son mari quand il était captif, il a marié plus tard sa propre fille (cf. la citation). Excepté le fait qu'il était l'un des pères de Notregloire, dont la mère était sa petite-fille/fille.

« Jafafoua aimait sentir ainsi le corps de la jeune femme. Elle avait longtemps été sa fille. Mais la tribu admettait qu'un homme prenne sa fille comme femme. C'était prendre pour femme la femme que l'on aime déjà le plus. »¹⁶⁷

¹⁶³ BARCELO. *La tribu...Op. cit.* p. 213.

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 80.

¹⁶⁵ Tandis que l'argument le plus courant contre l'homosexualité proclame que, au contraire, cette orientation sexuelle est contre la nature. Connaissances acquises dans le cours *Exercices de langue 2-II* de Mesdames Vicairé et Dutillieut, en semestre d'été 2014.

¹⁶⁶ BARCELO. *La tribu...Op. cit.* p. 61.

¹⁶⁷ *Ibid.*, 92.

Si nous avons remarqué dans les chapitres précédents des désaccords ou des nuances entre *La saga* et *La tribu*, nous ne les apercevons point dans la description de la sexualité. Les deux auteurs québécois nous dépeignent la culture indigène comme très ouverte sur ce champ, en effet, pour aucune de nos deux tribus étudiées, la sexualité ne représente pas un thème délicat. Au contraire, elle figure parmi les moyens pour exprimer l'amitié, c'est-à-dire parmi les moyens de communication. Bien méritant ce statut, l'acte sexuel prend de diverses formes : le manque de jalousie favorise même le sexe de groupe ou l'homosexualité, qui est toujours mentionnée comme un supplément de la vie sexuelle traditionnelle des indigènes.

Il faut également souligner que, même si notre culture perçoit ce genre de pratiques comme excentriques ou comme un fruit de caprice, dans nos œuvres étudiées, elles sont toujours présentées comme naturelles et communes. Ainsi, la société des Premières Nations est dépeinte comme dénuée de tous les tabous mais en même temps pas susceptible d'être dépravée ou libertine.

Dans le prolongement du chapitre précédent, nous avons pu remarquer que le plus souvent, ce sont les femmes qui assument le rôle des initiatrices des ébats amoureux. D'après nous, c'est l'une des conséquences du mode de vie « rudimentaire » des autochtones, où les hommes sont chargés de la chasse et ont donc peu de temps pour la vie intime. Ces détails sont mentionnés pour souligner la proximité des indigènes de la nature voire de la culture ingénue des premiers hommes, il y a plusieurs millénaires.

Une autre conséquence qui peut être déduite de la description détaillée de la sexualité des Amérindiens : malgré l'avis de l'Eglise de l'époque moderne et celui de la plupart des colons, en ayant les mêmes procédés pour exprimer l'amour, les indigènes ne sont pas différents des autres hommes.

2.2.6 Croyance et cosmologie

Enfin et surtout, nous étudierons la spiritualité des Béothuks et des Clipocs. Les cultures amérindiennes sont connues pour leurs croyances animistes, curieusement semblables aux celles des tribus qui habitaient l'Europe durant l'antiquité¹⁶⁸.

L'objet central de la religion des Béothuks, c'est Kobshuneesamut, le créateur, qu'il est possible de remercier pour sa faveur :

« Le vieil homme assis sur une roche plate contemplait l'horizon en rendant grâce au créateur, Kobshuneesamut, de leur envoyer une autre belle journée de la saison d'abondance. »¹⁶⁹

Cette entité supérieure a donc créé le monde entier des Béothuks, l'île de la Terre-Neuve. Les autochtones expliquent traditionnellement sa composition par une allégorie des animaux, ce qui représente un trait typique de la croyance animiste :

« Si l'aïeul avait raison, la terre faite par le castor et à l'image de sa maison ne pouvait être que ronde. Le mâle ayant fait sa cabane au-dessus et la femelle au-dessous et à l'envers, la terre avait grossi entre les deux cabanes. Depuis lors le monde est rond, soutenu par les souffles du vent dans l'immensité des esprits. »¹⁷⁰

Nous l'avons déjà mentionné, le monde des autochtones est surveillé par les esprits protecteurs. En revanche ces génies incarnés aux animaux jouissent de la protection de la part des indigènes :

« Un jour, elle [Woasut] demanda à Anin de chasser l'ours afin d'en utiliser la graisse. Anin se mit en colère pour la première fois, au grand étonnement de la jeune femme.

(...)

Woasut se tut et comprit son erreur. Elle avait oublié qu'Anin voyait en l'ours son esprit protecteur et qu'il faisait donc partie de sa famille immédiate... »¹⁷¹

Une fois décédé, l'Amérindien a le droit de passer dans l'au-delà et de rejoindre ainsi ses ancêtres et ses proches :

¹⁶⁸ Croyance aux esprits de la nature, liaison étroite de la mythologie avec l'astrologie, le concept de l'au-delà.

¹⁶⁹ ASSINIWI. *La saga... Op. cit.* p. 175.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 12.

¹⁷¹ *Ibid.*, pp. 58-59.

« ...il se disait qu'il serait doux de s'endormir pour ne plus se réveiller et ainsi rejoindre Adenishit et Basdic au pays des voyages éternels. »¹⁷²

Vers la fin du récit, les Béothuks sont confrontés avec le christianisme. Même s'ils refusent cette religion étrangère, ils sont capables de respecter la croyance des autres hommes, ainsi que ses symboles :

« Aucun Béothuk n'aurait jamais attaqué un objet du culte appartenant à une autre personne, car la croyance est une chose personnelle qui doit être respectée. »¹⁷³

Malgré le fait que Barcelo dénie d'abord aux Clipocs une religion « systématisée », ainsi que tout le concept de la croyance et de la cosmologie :

« Non, la tribu avait les pieds sur terre. Elle n'avait ni dieux, ni religions, ni croyances, ni superstitions. Elle n'avait pas la moindre chanson, à l'exception de celles que Jafafoua avait apportées du Vieux-Pays et lui avait apprises. »¹⁷⁴ ;

il ne nie pas l'existence du « surnaturel » dans son monde imaginé. Par exemple, les animaux dans *La tribu* possèdent une âme et un esprit intelligent :

« Une fois les yeux fermés, l'âme du poisson pouvait s'envoler, replonger dans la mer et chercher un autre corps de poisson à partager, pour montrer à l'âme occupant déjà ce corps les ruses qu'elle avait apprises pour éviter les appareils des pêcheurs ou les méfaits des prédateurs marins. »¹⁷⁵

D'ailleurs, plus tard dans son récit, l'auteur autorise à ses indigènes d'inventer leur propre religion, celle de Notregloire :

« Au milieu de ces cérémonies, juste avant de donner à manger à la tribu, Notregloire avait pris l'habitude de parler quelques minutes en vieux-paysan, pour être sûr d'être bien compris. Ce qu'il disait alors était simple et résumait ce que la tribu savait déjà. Mais ses auditeurs trouvaient bon qu'on leur rappelle ainsi, presque en le codifiant, tout ce qui était la sagesse de la tribu. »¹⁷⁶

¹⁷² ASSINIWI. *La saga...* Op. cit. p. 304.

¹⁷³ *Ibid.*, p. 364.

¹⁷⁴ BARCELO. *La tribu*. Op. cit. p. 160.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 200.

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 266.

Or, après sa mort, toute la tribu se laisse baptiser. Nous pouvons donc observer le point de vue sur le christianisme des Amérindiens convertis. Cet avis est résumé dans le monologue interne de Ksoâr :

« Maintenant, la tribu s'est presque entièrement faite chapeliste [catholique]. Et elle recommence à devenir misérable comme avant, car cette religion nous interdit de chasser ou pêcher le dimanche et les jours fériés si chasser ou pêcher sont nos occupations principales. Et les jours fériés sont si nombreux que nos jeunes gens ratent beaucoup des jours de chasse et de pêche, et la tribu a recommencé à avoir faim. »¹⁷⁷

Malgré la prémisse de Barcelo établissant que les Clipocs manquent complètement de religion, cette prémisse qui se distingue de la description du créateur et de l'au-delà d'Assiniwi, les deux œuvres étudiées présentent la spiritualité amérindienne de manière semblable : les tribus connaissent le même concept animiste de l'âme propre à tout ce qui fait partie de la nature, notamment aux animaux. De ce point de vue, nous voyons donc encore une fois le lien étroit établi entre la culture autochtone tractée et la nature. Un autre élément commun est représenté par la comparaison des croyances indigènes avec le christianisme, ce dernier subissant toujours la critique à cause de son inadaptation au monde des indigènes ou à cause de l'intolérance de ses adeptes.

D'ailleurs, il faut noter que dans nos livres étudiés, l'aspect spirituel n'occupe pas une position importante ; il joue plutôt un rôle de piment, nécessaire pour l'authenticité de l'histoire. À part le fait que les éléments de religion ne sont jamais mentionnés que brièvement, aucun des auteurs n'a par exemple point mis en scène les chamans, ces sorciers-guérisseurs très importants dans la culture des Premières Nations, réellement existant au sein de la société Béothuke¹⁷⁸. Il semble donc que la spiritualité ne représente pas un trait important de l'image littéraire de l'Amérindien telle que présentée par les auteurs québécois. Peut-être, est-ce à cause de l'influence de la société contemporaine qui a une tendance à s'éloigner de la religion ?

¹⁷⁷ BARCELO. *La tribu*. Op. cit. pp. 295-296.

¹⁷⁸ MARSHALL. *A history and ethnography... Op. cit.* pp. 292-293.

Conclusion

Nous avons étudié les divers aspects significatifs de l'image de l'Amérindien donnée par Bernard Assiniwi dans son œuvre *La saga des Béothuks* et par François Barcelo dans *La tribu*.

Notre travail a été abordé par la présentation de ces écrivains et de leur ouvrage en générale. Après avoir ainsi mis au clair le contexte dans lequel les œuvres ont pris naissance, nous avons remonté jusqu'à la naissance de l'humanité même pour préciser le contexte historique dont nous nous sommes appuyés pour définir *l'Amérindien*. Ensuite, nous avons consulté la Loi sur les Indiens en vue d'obtenir la définition contemporaine et de compléter ainsi la signification entière de cette notion centrale de notre travail. Nous avons découvert que ce contexte historique, qui fait partie de la mémoire collective nord-américaine, influence directement l'image de l'Amérindien dans nos œuvres : l'histoire de Grand-Nez dans *La tribu*, ou plusieurs descriptions des événements historiques réels qui font partie de *La saga* en soient la preuve. L'évolution et le changement du point de vue sur les Premiers Nations ont été les objectifs suivants de notre intérêt et nous y avons remarqué deux extrêmes : l'idéalisation excessive de cette culture, englobée par la notion du *mythe du bon sauvage*, et, de l'autre côté, la perception des indigènes comme des barbares ou des monstres.

Dans la seconde partie, nous avons commencé par une brève présentation des récits de nos livres étudiés, où nous avons, pour la première fois, remarqué que les auteurs emploient souvent les mêmes « signifiants » mais n'y associent pas les mêmes « signifiées ». Parmi les signifiants les plus importants, les traits essentiels de l'image, nous comptons la cohérence du récit avec la réalité historique, confirmée plus haut. En étudiant les résumés des actions, nous avons remarqué que dans *La saga*, cette cohérence sert à légitimer le contenu, à y donner l'authenticité et le caractère sérieux, tandis que dans *La tribu*, tout au contraire, les faits historiques sont mentionnés pour soutenir le caractère ludique, l'absurdité de l'histoire et de la vie, et pour construire la critique allégorique de la société (amérindienne ainsi qu'européenne). En effet, comme Michaela Kozumplíková l'a très bien exprimé dans la conclusion

de son mémoire¹⁷⁹, en lisant *La tribu*, nous pouvons sentir la malice dont l'auteur a imprégné son œuvre, tandis que pour Assiniwi, la thématique amérindienne représente une matière sérieuse, inopportune pour des plaisanteries satiriques.

Nous avons procédé à la comparaison de l'image présentée dans *La saga* avec celle présentée dans *La tribu*, toujours en confrontant ces dernières avec la réalité historique. Ainsi, nous avons remarqué qu'Assiniwi décrit la mentalité des Amérindiens avec une légère subjectivité : il tend à expliquer et à justifier leur comportement. Barcelo, quant à lui, nous présente l'image sans idéalisation qui, en conséquence, correspond parfois mieux à la réalité. Ceci dit, il faut ajouter que l'authenticité absolue ne peut être attendue d'aucun des romans car, pour attirer les lecteurs, les auteurs ont dû travailler avec une tribu particulière, qui se différencie des autres : Assiniwi a choisi les Béothuks, une tribu éteinte qui avait eu les relations avec les Européens dès la fin du premier millénaire ; Barcelo, en décrivant les aventures d'une tribu fictive, a construit ces particularités au niveau des caractéristiques des personnages. Donc, comme l'étude de la société indigène décrite dans nos œuvres nous l'a confirmé, dans le roman satirique ainsi que dans le roman historiographique, la réalité se mélange avec la licence romanesque, avec les faits que les auteurs accommodent à leur intention artistique. De plus, nous avons découvert que souvent, les auteurs ne traitent que l'époque de la colonisation et évitent de mentionner la problématique des autochtones contemporains. Du point de vue de la sexualité, les autochtones sont dépeints comme une société sans tabous, donc dépravée et barbare à la première vue. Cependant, l'étude plus attentive de ce matière nous a dévoilé que les autochtones sont, en fait, vertueux et de bonnes mœurs, l'illusion de l'immoralité étant due au fait que cette société est « encore très voisine de son état originel », en empruntant les mots de Michel de Montaigne.¹⁸⁰ Le dernier chapitre nous a révélé que inopinément, la croyance et la spiritualité ne représentent pas un trait important dans l'image de l'Amérindien, peut-être à cause de l'incompatibilité de l'animisme indigène avec le christianisme.

En somme, les images de l'Amérindien dépeintes par Bernard Assiniwi et par François Barcelo sont très proches de la réalité ; en comparaison avec les auteurs de l'époque moderne qui ont traité cette thématique, cette image est même

¹⁷⁹ KOZUMPLIKOVA. *Procédés de subversion...* Op. cit. p.44.

¹⁸⁰ MONTAIGNE. *Essais*. Op. cit. p. 224.

plus véridique. Cependant, chacun de nos auteurs traités emploie de différentes méthodes : Assiniwi dépeint trait pour trait la civilisation indigène de manière favorable pour les Amérindiens, son récit est alors très proche du mythe du bon sauvage. Barcelo, osant de décrire même les vices des indigènes sans essayant de les justifier, joue plutôt avec l'idée des indigènes comme des sauvages. Sur le graphique que nous avons établi dans le chapitre théorique, nous visualiserions donc nos œuvres étudiées ainsi :

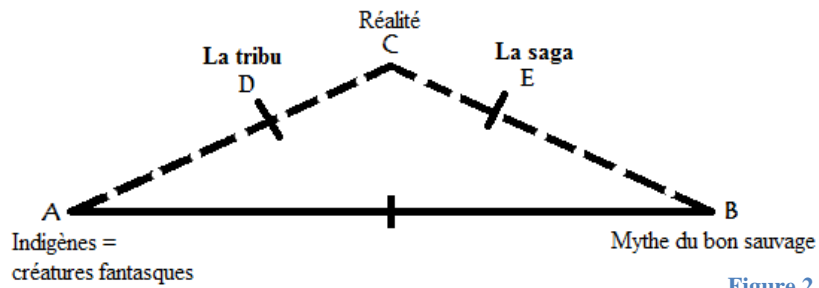


Figure 2

Reste à voir si les phénomènes étudiés dans ce mémoire sont communs à l'ensemble des œuvres écrites sur la thématique des Amérindiens, en comptant également celles relevant d'autres genres, comme par exemple le théâtre ou la poésie.

Bibliographie

Œuvres analysées :

ASSINIWI, Bernard. *La saga des Béothuks*. Montréal : Leméac, 1996, 423 p.

BARCELO, François. *La tribu*. Québec : Bibliothèque québécoise, 1998, 347 p.

D'autres œuvres consultées :

a) version imprimée

AUBERT DE GASPE, Philippe. *Les anciens Canadiens*. Montréal : Fides, 1975, 359 p.

CARTIER, Jacques, Jean François de La Roque ROBERVAL. *Voyages au Canada : suivis du Voyage de Roberval : texte intégral*. Marseille : Agone, 2000, 172 p.

Čekání na Kojota: současné drama kanadských Indiánů. En tchèque, 1^{ère} ed., traduit par Klára Kolinská. Brno : Větrné mlýny, 2007, 562 p. Dramatické texty, sv. 42.

MONTAIGNE, Michel de. *Essais*. Paris : Librairie Honoré Champion, 1989. 358 p.

VOLTAIRE. *Candide*. Paris : R. Simon, 1935, 284 p.

b) version numérique

AILLY, Pierre d'. *Ymago Mundi, de Pierre d'Ailly, cardinal de Cambrai et chancelier de l'Université de Paris (1350-1420). Texte latin et traduction française des quatre traités cosmographiques de d'Ailly et des notes marginales de Christophe Colomb. Étude sur les sources de l'auteur par Edmond Buron* [en ligne, pdf]. Paris : Maisonneuve, 1930, t. I., 345 p. Disponible sur : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6572456q/f210.image.r=Imago%20mundi%20%281410%29.langEN> [consulté le 28 juin 2014].

BAUDELAIRE, Charles. Le Calumet de Paix. In : Les Fleurs du mal: / Flowers of Evil [en ligne, pdf]. 2014. Disponible sur : <http://fleursdumal.org/poem/302> [consulté le 17 juin 2014].

CHAMPLAIN, Samuel de, Conrad E. HEIDENREICH et K. RITCH. Samuel de Champlain before 1604: Des Sauvages and other documents related to the period [en ligne]. Toronto : Champlain Society, 2010, xxii, 490 p. Disponible sur : <http://site.ebrary.com/lib/masaryk/Doc?id=10627761> [consulté le 17 juin 2014].

CHATEAUBRIAND, François-René de. *Atala* [en ligne, pdf]. Editions eBooksFrance, Novembre 2000, 50 p. Disponible sur : http://www.ebooksgratuits.com/ebooksfrance/chateaubriand_atala.pdf [consulté le 17 juin 2014].

VOLTAIRE. *L'Ingénu*. [en ligne, pdf]. Paris : Editions du Boucher, 2002, 73 p. Disponible sur : http://www.leboucher.com/pdf/voltaire/b_vol_i.pdf [consulté le 28 juin 2014].

Œuvres critiques ou consacrées à la problématique :

a) version imprimée

BOTHWELL, Robert. *Une histoire du Canada*. Traduit de l'anglais par Michel Buttiens. Québec : Presses de l'Université Laval, 2009, 548 p.

GATTI, Maurizio. *Être écrivain amérindien au Québec : indianité et création littéraire*. Montréal : Hurtubise HMH, 2006, 215 p.

MARSHALL, Ingeborg. *A history and ethnography of the Beothuk*. Montréal : McGill-Queen's University Press, 1996, 640 p.

TRUDEL, Marcel. *Mythes et réalités dans l'histoire du Québec : la suite*. Québec : Bibliothèque québécoise, 2008, 292 p.

a) version numérique

KOZUMPLÍKOVÁ, Michaela. Procédés de subversion chez François Barcelo [en ligne, pdf]. 2009, 46 p. Mémoire de licence. Masarykova univerzita, Filozofická fakulta. Vedoucí práce Petr Vurm. Disponible sur : http://is.muni.cz/th/217541/ff_b/ [consulté le 26 mai 2014].

LAPORTE, David. *Voyage au pays des "vrais hommes" : utopie et mythe américains dans La saga des Béothuks de Bernard Assiniwi* [en ligne, pdf]. Mémoire. Trois-Rivières : Université du Québec à Trois-Rivières, 2012, 162 p. Disponible sur : <http://depot-e.uqtr.ca/6175/> [consulté le 21 mars 2014].

Articles consultés :

a) articles imprimés

KÁDÁR, Judit Agnes. White vs. Native to White and Native. In : *Central European journal of Canadian Studies / Revue d'Etudes Canadiennes en Europe Centrale*. Brno : Masarykova Univerzita, 2011, vol. 7, pp. 77-86.

SCOTT, Tracie. The Use of History in Aboriginal Land Claims. In : *Dynamics of Canada: studying Canada's past and current realities*. 1^{re} ed. Brno : European Network for Canadian Studies, 2009. Canadian studies in Europe, vol. 8, pp. 99-128.

b) articles numériques

CORDONNIER, Rita, Joëlle ROSTROWSKI. Le renouveau indien aux États-Unis. Préface d'André Kaspi. In : *Revue française d'histoire d'outre-mer* [en ligne, pdf]. t. 74, n°277, 1987, p. 525. Disponible sur :

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/outre_0300-9513_1987_num_74_277_2624_t1_0525_0000_1 [consulté le 17 mars 2014].

HARWICH, Nikita, Henri FAVRE. L'indigénisme. In : *Revue française d'histoire d'outre-mer*, tome 85, n°319, 2^e trimestre 1998, pp. 136-137. Disponible sur :

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/outre_0300-9513_1998_num_85_319_3645_t1_0136_0000_5 [consulté le 17 mars 2014].

JAROSZ, Krzysztof. *La Tribu de François Barcelo : Entre un roman historique et une histoire romanesque*. In : *Lieu et mémoire au Canada : perspectives globales / Place and memory in Canada : global perspectives*. Kraków : Polska Akademia Umiejętności, 2005, pp. 169-180. Disponible également sur :

<http://www.ptbk.org.pl/userfiles/file/jarosz04.pdf> [consulté le 15. mars 2014].

PAULUS III. *Sublimus Dei*. In : Papal encyclicals online [en ligne, en anglais]. 2014. Disponible sur : <http://www.papalencyclicals.net/Paul03/p3subli.htm> [consulté le 17 juin 2014].

STOCKMAN, Katia. Assiniwi, Bernard, Notice biographique. *litterature.org* [en ligne]. 2014. [consulté le 26 mai 2014]. Disponible sur :

<http://www.litterature.org/recherche/ecrivains/assiniwi-bernard-39/>

WADE, Nicholas. Pause Is Seen in a Continent's Peopling. *The New York Times* [en ligne]. 2014 [consulté le 6 juin 2014]. Disponible sur :

http://www.nytimes.com/2014/03/13/science/linguistic-study-sheds-new-light-on-peopling-of-north-america.html?_r=1

Autres sites consultés :

BARCELO, François. Notes biographiques. *barcelo.ca* [en ligne]. 2013. Disponible sur : <http://www.barcelo.ca/> [consulté le 26 mai 2014].

Bernard Assiniwi. *fr.wikipedia.org*. [en ligne]. 2014. Disponible sur : http://fr.wikipedia.org/wiki/Bernard_Assiniwi [consulté le 26 mai 2014].

Bernard Assiniwi: Le Bras coupé. *livres-bq.com* [online]. 2014. Disponible sur : <http://www.livres-bq.com/fr/titre/366-le-bras-coupe> [consulté le 26 mai 2014].

Biographie : Bernard Assiniwi. *booknode.com* [en ligne]. 2012. Disponible sur : <http://booknode.com/auteur/bernard-assiniwi/biographie> [consulté le 26 mai 2014].

Êtes-vous admissible? *Affaires autochtones et Développement du Nord Canada* [en ligne]. Janvier 2011. Disponible sur : <https://www.aadnc-aandc.gc.ca/fra/1100100032472/1100100032473> [consulté le 6 juin 2014].

François Barcelo. *fr.wikipedia.org*. [en ligne]. 2014. Disponible sur : https://fr.wikipedia.org/wiki/Francois_Barcelo [consulté le 29 juin 2014].

La personnalité du village : François Barcelo. *Bibliothèque et Archives nationales du Québec* [en ligne]. 2014. Disponible sur : http://portailjeunes.banq.qc.ca/p/village_suggestions/personnalite/personnalite.html?identifiant=17e0a3ca-1ec3-4973-badd-4aa66111a1c1§ion=biographie&language_id=3 [consulté le 26 mai 2014].

Le Registre des Indiens. *Affaires autochtones et Développement du Nord Canada* [en ligne]. Janvier 2011. Disponible sur : <https://www.aadnc-aandc.gc.ca/fra/1100100032475/1100100032476> [consulté le 6 juin 2014].

Loi sur les Indiens. In : *L.R.C. (1985), ch. I-5*. Disponible sur : <http://lois-laws.justice.gc.ca/fra/lois/I-5/page-1.html#h-2> [consulté le 6 juin 2014].

Prix du Gouverneur général 1997. *Wikipédia*. [en ligne]. 2014. Disponible sur : http://fr.wikipedia.org/wiki/Prix_du_Gouverneur_g%C3%A9n%C3%A9ral_1997 [consulté le 26 mai 2014].